

MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

جامعة أبو بكر بلقايد

ⵜⴰⵎⴰⵏⵜ ⵏ ⵓⴽⵔⵓ ⵓⴽⵓⵎⴰⵏ ⵏ ⵜⴰⵎⴰⵏⵜ

UNIVERSITÉ DE TLEMCCEN



Faculté des Lettres et des Langues

Département de français

Filière de français

Thème

la reconstruction identitaire par l'écriture dans
Nulle autre voix de « Maïssa bey »

Mémoire de master en **Littérature et Civilisation**

Présentée par :
HIDAYET BENYELLES

Sous la direction de :
M . MESLI AMEL

Membres du jury :

Mr.BENAISSA	Azzeddine	Grade – Université Tlemcen	Président(e)
Mme. MESLI	Amel	Grade – Université Tlemcen	Encadrant(e)
Mme CHETT	Fatima	Grade – Université Tlemcen	Examineur(trice)

Année universitaire 2024-2025

Remerciements

Au terme de ce travail de Master ;

Je remercie tout particulièrement Madame Mesli Amel, mon encadrante, pour sa disponibilité et son accompagnement attentifs tout au long de ce travail.

Je tiens à remercier les membres du jury qui ont accepté d'examiner ce travail et de donner leur temps et leurs avis qui seront sans aucun doute très constructifs.

Ma reconnaissance va également à ma famille, mes amis, pour leur gentillesse, leur patience et leur encouragement tout au long de ce parcours universitaire.

Dédicace

Je dédie ce travail à mes parents.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

La littérature, en tant que miroir de la société et révélateur de ses tensions, a toujours occupé une place fondamentale dans l'histoire des civilisations. Plus qu'un simple objet esthétique, elle constitue un espace d'expression, de mémoire, de contestation et de transmission. Dans des contextes marqués par la violence, l'oppression ou l'exclusion, elle devient un véritable enjeu politique. Elle donne la parole à celles et ceux que l'histoire officielle a souvent réduits au silence, met en scène des existences brisées, et interroge les normes sociales, culturelles et religieuses qui structurent les rapports humains. À travers elle, les expériences intimes, longtemps tues ou marginalisées, trouvent enfin un langage pour exister, se dire, et parfois se réparer.

Dans les pays du Maghreb, la littérature francophone s'est développée dans un contexte colonial puis postcolonial, où les questions d'identité, de langue, de mémoire et d'appartenance ont toujours été des lieux de tensions vives. En Algérie, elle a d'abord servi d'arme intellectuelle contre le colonisateur, avant d'évoluer vers une écriture introspective, engagée dans la compréhension des blessures laissées par la guerre et par les désillusions de l'indépendance. Dans ce sillage, une écriture féminine originale a émergé, portée par des auteures telles qu'Assia Djebar, Malika Mokeddem, Leïla Sebbar ou Maïssa Bey. À travers leurs œuvres, ces écrivaines donnent corps aux souffrances silencieuses des femmes, dénoncent les violences systémiques, et revendiquent un droit à la parole, à la mémoire et à l'existence.

L'écriture féminine algérienne de langue française se distingue ainsi par sa double fonction : elle est à la fois un cri de révolte contre les oppressions patriarcales et une tentative de réappropriation d'un espace symbolique longtemps interdit. Cette littérature transgresse les tabous liés au corps, au désir, à la maternité, à la sexualité ou encore à la violence domestique, tout en mettant en lumière des figures féminines complexes, tiraillées entre soumission et rébellion, silence et parole, effacement et affirmation.

C'est dans cette dynamique que s'inscrit l'œuvre de Maïssa Bey, écrivaine engagée, militante et enseignante, dont la production littéraire se consacre largement à la condition féminine en Algérie. Son roman *Nulle autre voix*, publié en 2018, constitue un aboutissement dans sa réflexion sur les mécanismes de domination masculine et les formes multiples de marginalisation imposées aux femmes. Le récit prend la forme de quatorze lettres écrites par une narratrice anonyme, ancienne détenue condamnée pour le meurtre de son mari, qui accepte,

après des années de silence, de raconter son histoire à une écrivaine venue la rencontrer. Dans ces lettres, elle évoque son enfance marquée par l'abandon et la dureté familiale, son mariage forcé, les violences conjugales, l'emprisonnement, et enfin la solitude d'une vie brisée. Par cette parole fragmentée, longtemps étouffée, émerge lentement une voix qui tente de dire l'indicible.

À travers ce récit, Maïssa Bey ne se contente pas de dénoncer la violence domestique ou la brutalité carcérale ; elle met en lumière l'exclusion symbolique des femmes dans une société où leur parole est souvent disqualifiée. La narratrice n'a jamais eu la possibilité de dire « je », de témoigner, de faire entendre sa vérité. Le roman devient ainsi un espace de réparation, où l'écriture permet une forme de réhabilitation personnelle et identitaire.

Mais cette tentative de reconquête de la parole demeure fragile. La disparition soudaine de l'écrivaine à la fin du récit, laissant la narratrice seule avec ses lettres, interroge profondément : la parole féminine peut-elle réellement être entendue ? L'écriture peut-elle suffire à réparer l'irréparable ? Ou bien la société, dans sa violence structurelle, finit-elle toujours par imposer un nouveau silence ? Ces interrogations, au cœur du roman, en font une œuvre lucide et poignante sur la difficulté, pour les femmes, de se réapproprier leur voix dans un monde où elles ont toujours été marginalisées.

C'est à partir de cette tension entre parole retrouvée et silence imposé que s'inscrit notre réflexion. Nous chercherons à comprendre comment Maïssa Bey, à travers une écriture sobre, fragmentée et introspective, parvient à représenter l'exclusion, la violence et le lent processus de reconstruction identitaire d'une femme meurtrie.

Notre problématique principale sera la suivante:

Comment, dans *Nulle autre voix* de Maïssa Bey, la narration à la première personne et la subjectivité intime permettent-elles d'exprimer la violence conjugale et l'aliénation féminine, tout en faisant de l'écriture un espace de résistance et de reconstruction identitaire ?

Afin d'y répondre, nous formulons les hypothèses suivantes :

- Le recours à une écriture à la première personne, sous forme de lettres, permet une immersion progressive dans l'intimité du personnage, révélant la lente conquête d'une parole longtemps interdite.
- L'acte d'écrire se présente non seulement comme un témoignage, mais aussi comme une tentative de recomposition de soi après une destruction psychique et sociale.

- Le récit dépasse l'expérience individuelle pour rejoindre une dénonciation collective des violences subies par les femmes dans une société algérienne marquée par les inégalités et le patriarcat.

Pour mener cette étude, nous avons opté pour une méthodologie croisée, mobilisant :

- L'approche thématique, qui nous aidera à structurer notre analyse autour des motifs récurrents du texte : le silence, la violence conjugale, l'exclusion, l'écriture, la maternité et la résilience.
- L'approche sociocritique, qui permettra de replacer le roman dans son contexte socio-historique, notamment celui de l'Algérie post-décennie noire, afin de mieux comprendre les logiques institutionnelles et culturelles de marginalisation féminine.

Notre travail s'articulera en deux grandes parties. La première posera les fondements théoriques de notre analyse en explorant les notions de parole féminine, de marginalisation et de reconstruction identitaire. La seconde proposera une lecture approfondie du roman *Nulle autre voix*, mettant en lumière les procédés d'écriture par lesquels Maïssa Bey donne voix à l'opprimée et fait de l'acte littéraire un outil de résistance et de survie.

Chapitre 1

**Crise identitaire, fragmentation et
reconstruction**

Chapitre 1 : Crise identitaire, fragmentation et reconstruction

1. Reconstruction identitaire : définitions et fondements théoriques

La reconstruction identitaire peut être définie comme le processus par lequel un individu ou un groupe social redéfinit et réorganise les éléments constitutifs de son identité à la suite de transformations majeures, qu'elles soient d'ordre personnel, social ou contextuel. Ce processus survient généralement dans des situations de rupture ou de transition qui provoquent une mise à l'épreuve, voire une déstabilisation des repères identitaires antérieurs.

Qu'il s'agisse d'expériences individuelles – telles qu'un traumatisme, une crise personnelle, une maladie ou un changement de rôle social – ou collectives – comme l'exil, la migration, les conflits armés ou les mutations sociétales –, la reconstruction identitaire constitue une réponse adaptative face à une discontinuité perçue dans le parcours de vie ou dans l'histoire collective. Elle implique une reconfiguration des schémas de pensée, des croyances, des valeurs, des appartenances et des interactions sociales.

Selon plusieurs approches théoriques issues notamment de la psychologie sociale, de la sociologie et de l'anthropologie, l'identité est une construction dynamique, évolutive et contextuelle. Elle se forge au croisement de l'expérience subjective et de l'environnement social, à travers un processus constant d'interprétation de soi dans le regard de l'autre et dans le cadre de normes sociales partagées. Ainsi, l'identité ne constitue pas une entité stable, mais un système en mouvement, sujet à des ajustements tout au long de la vie.

Dans ce cadre, la reconstruction identitaire nécessite un réajustement des composantes fondamentales de l'identité, notamment :

- **L'image de soi** et **l'estime personnelle**, souvent altérées par l'épreuve ou le changement ;
- **Le système de valeurs** et les **croyances**, qui peuvent être remises en question ou reformulées ;
- **Les rôles sociaux** et les **appartenances symboliques**, appelés à être reconsidérés ;
- **Les interactions sociales**, qui subissent elles aussi une réorganisation à mesure que l'individu ou le groupe cherche à se repositionner dans un nouvel environnement.

Ce processus de reconstruction se manifeste fréquemment dans des contextes marqués par une remise en question existentielle ou une recherche de sens face à un monde

perçu comme incertain ou en mutation. Plusieurs types de déclencheurs peuvent être identifiés :

- **Les expériences traumatiques** : guerres, violences, catastrophes naturelles, exil forcé, etc. ;
- **Les crises personnelles** : deuil, perte de repères, maladie chronique, séparation, transitions de vie majeures ;
- **Les mutations socioculturelles** : migration, acculturation, assimilation, transformations des normes collectives.

La reconstruction identitaire ne se limite pas à une simple réaction de survie ou à une tentative de restauration de l'ancien équilibre. Elle peut également ouvrir la voie à une reformulation positive de soi, à une résilience renouvelée et à l'émergence d'une identité réélaborée, intégrant à la fois les ruptures passées et les aspirations futures. Elle s'inscrit alors dans une dynamique de sens, où la mémoire, la narration de soi et le projet identitaire deviennent des ressources fondamentales pour redéfinir son inscription dans le monde.

1.1 – Approche biographique de la construction identitaire : perspectives de Claude Dubar et Erik Erikson

La question de l'identité et de sa (re)construction a été largement explorée à travers différentes disciplines, notamment la sociologie et la psychologie. Deux auteurs majeurs offrent des perspectives complémentaires et fondamentales pour la compréhension du processus identitaire: le sociologue Claude Dubar, et le psychologue du développement Erik Erikson. Tous deux, bien que issus de traditions théoriques distinctes, s'accordent sur le caractère évolutif, contextuel et conflictuel de l'identité, en soulignant son élaboration progressive à travers les expériences de vie, les rôles sociaux, et les tensions personnelles.

1.1.1. Claude Dubar : l'identité comme construction sociale et professionnelle

Claude Dubar, sociologue français contemporain, s'est particulièrement intéressé aux dimensions sociales et professionnelles de l'identité. Selon lui, l'identité ne peut être comprise comme un état figé ; elle est le produit d'un double processus : une construction subjective de soi par soi-même (biographie) et une construction sociale du soi par les autres (interaction sociale). Ainsi, l'identité résulte d'une dynamique entre parcours individuel et structures

sociales, dans laquelle les individus internalisent les normes, attentes et rôles proposés par leur environnement.

Dubar insiste notamment sur le fait que l'identité professionnelle est sujette à transformation. Elle n'est pas un attribut stable, mais une réalité mouvante, susceptible de s'adapter aux mutations du monde du travail, aux ruptures de parcours (licenciement, reconversion, précarisation) et aux évolutions personnelles. Dans ses travaux, il met en lumière les tensions identitaires qui peuvent survenir dans des contextes de transition, comme la perte d'emploi, obligeant l'individu à reconsidérer ses compétences, ses valeurs et son projet professionnel. Ce processus peut entraîner une reconstruction identitaire, dans laquelle le sujet reformule son rapport au travail, ses ambitions, et sa place dans la société.

1.1.2 Erik Erikson : les étapes psychosociales du développement de l'identité

Du point de vue psychologique, Erik Erikson a proposé une théorie développementale de l'identité à travers huit stades psychosociaux, s'étendant de la naissance à la vieillesse. Chaque étape représente un conflit à résoudre entre deux pôles opposés, dont l'issue conditionne l'équilibre psychique et identitaire du sujet. La résolution de ces tensions permet le développement de vertus essentielles (comme la confiance, la fidélité, l'amour, ou la sagesse), qui renforcent l'identité à mesure que l'individu progresse dans sa vie.

Erikson accorde une importance particulière à la cinquième phase – l'adolescence, qu'il désigne comme la crise de l'identité vs la confusion des rôles. Durant cette période charnière, l'individu cherche à établir une image cohérente de lui-même, à travers l'exploration de différentes valeurs, croyances, rôles sociaux et affiliations. Le succès dans cette quête mène à une identité affirmée et stable, tandis que l'échec peut générer un état de confusion identitaire, caractérisé par l'indécision, l'instabilité ou la marginalisation.

Les huit phases définies par Erikson sont les suivantes :

1. **Confiance vs Méfiance** (0-18 mois)

→ Développement d'un sentiment de sécurité grâce à des soins affectueux.

2. **Autonomie vs Honte/Doute** (18 mois – 3 ans)

→ Construction de la confiance en soi par l'exploration autonome de l'environnement.

3. **Initiative vs Culpabilité** (3 – 5 ans)

→ Affirmation de soi dans l'action ; risque de culpabilité en cas de répression.

4. **Travail vs Infériorité** (6 – 12 ans)

→ Acquisition de compétences et valorisation de l'effort ; risque d'infériorité en cas d'échec.

5. **Identité vs Confusion des rôles** (12 – 18 ans)

→ Élaboration d'une identité personnelle solide ou apparition de confusion.

6. **Intimité vs Isolement** (18 – 40 ans)

→ Capacité à nouer des relations profondes ; échec menant à l'isolement affectif.

7. **Générativité vs Stagnation** (40 – 65 ans)

→ Engagement dans la société, transmission ; absence conduisant à la stagnation.

8. **Intégrité du moi vs Désespoir** (65 ans et plus)

→ Bilan de vie positif conduisant à la sagesse, ou regrets menant au désespoir.

Erikson propose également des exemples concrets de reconstruction identitaire : un jeune adulte confronté à des tensions sociales et familiales peut traverser une phase de confusion identitaire, marquée par le doute quant à son avenir, ses aspirations ou sa position dans le tissu social. Cette crise, si elle est surmontée, peut déboucher sur une identité consolidée, fondée sur une meilleure connaissance de soi et une orientation claire dans la vie.

1.1.3 Synthèse des approches : identité en transformation permanente

Les apports de Claude Dubar et d'Erik Erikson permettent de comprendre que l'identité, loin d'être un noyau immuable, est un processus évolutif, influencé par les contextes de vie, les relations sociales et les épreuves traversées. L'un, sociologue, insiste sur l'identité en tant que produit d'interactions sociales et de trajectoires professionnelles. L'autre, psychologue, explore la formation du soi à travers les défis développementaux et les transitions de l'existence.

Leurs analyses convergent vers une idée centrale : les crises, qu'elles soient personnelles, sociales ou professionnelles, peuvent agir comme des catalyseurs d'un travail de reconfiguration identitaire. La reconstruction de l'identité n'est donc pas uniquement une réponse à la perte, mais aussi un processus actif de revalorisation de soi et de redéfinition de son rôle au sein du monde.

1.2 – Concepts clés : focalisation, vision et point de vue narratif :

1.2.1 La focalisation :

Le concept de focalisation renvoie à la manière dont l'information narrative est filtrée et transmise au lecteur, autrement dit, au point d'accès privilégié à la conscience des personnages. Gérard Genette, dans *Figures III*, distingue trois formes principales de focalisation : interne, externe, et zéro. La focalisation interne se manifeste lorsque le récit épouse le point de vue d'un personnage particulier, donnant accès à ses perceptions, pensées et émotions, tout en limitant l'information à ce que ce personnage sait ou vit.

Dans l'œuvre *Nulle autre voix* de Maïssa Bey, la narration repose principalement sur une focalisation interne, centrée sur une femme incarcérée pour le meurtre de son mari. Le récit s'organise autour de la subjectivité de cette narratrice, une ancienne prisonnière, dont les paroles et souvenirs sont adressés à une interlocutrice nommée Farida — double possible de l'auteure — à travers une série de lettres. Ce choix de focalisation permet une immersion profonde dans le monde intérieur de la narratrice, rendant perceptible sa douleur, ses traumatismes et son processus de réappropriation identitaire.

Le dispositif épistolaire accentue cette intériorité : à mesure que les lettres se succèdent, la narratrice livre des bribes de son histoire personnelle – une enfance marquée par la violence, une relation toxique avec une mère autoritaire, un mariage imposé, et enfin l'expérience carcérale. Ces récits intimes sont filtrés à travers un regard rétrospectif, révélant une conscience en quête de compréhension, de sens et de réparation. En ce sens, la focalisation interne confère au récit une dimension subjective et introspective, où l'écriture devient le médium principal d'une parole libératrice.

Dans cette configuration narrative, la narratrice n'est pas seulement un personnage central : elle devient le point d'origine du récit, la voix principale par laquelle se déploie la mémoire, l'émotion, et la tentative de reconstitution de soi. Loin d'un simple témoignage, son écriture agit comme un acte de survie, une forme de résistance à l'effacement et au silence imposés par la société, la famille, ou l'institution pénitentiaire. La focalisation interne permet ainsi d'explorer les couches profondes de l'identité brisée et en reconstruction, et d'établir un lien de proximité entre le lecteur et la narratrice, dont le vécu devient lisible dans toute sa complexité humaine.

Thriller psychologique écrit à la première personne, « Nulle autre voix » de Maïssa Bey ne met en scène une « criminelle », une « femme hors normes » qui accepte de se livrer à une écrivaine. Histoire d'une passion pour les mots, de l'affirmation d'un « je » et de la restitution d'une voix, d'une parole. Elle a vécu dans le silence et la honte. D'être elle-même.

Elle a fait sien le reflet déformé que lui renvoyaient les autres de sa propre personne. Elle a accepté de se soumettre à la volonté des autres. Elle a même fini par admettre qu'ils avaient raison. Mais, un jour, elle s'est réveillée, s'affranchissant des barrières morales et des conventions sociales. Et elle a tué. Elle a tué un homme, son homme. Celui-là même qui a fait de sa vie un enfer.

Elle, c'est la « criminelle » qui se raconte à la première personne dans le roman de Maïssa Bey « Nulle autre voix », paru aux éditions Barzakh. Elle, c'est une « femme hors normes », hors du temps et du monde, qui s'est crue obligée de prendre la vie de quelqu'un d'autre pour être digne et légitime de vivre la sienne

Plutôt que de jouir de sa liberté retrouvée après avoir payé sa dette, elle s'enferme chez elle et ne sort presque jamais. Son équilibre vacille lorsqu'une écrivaine vient frapper à sa porte avec le projet d'écrire un livre sur elle. Après bien des réticences, la narratrice accepte de se livrer, de se raconter à l'autre, celle dont elle ignore tout et qui veut tout savoir d'elle.

La « criminelle » ne se dévoile qu'à moitié à cette étrangère qui l'intrigue et la fascine, elle découvre sa passion pour les mots et écrit sur ses cahiers ses profondes pensées, ses secrets les plus enfouis et ses blessures les plus vives. Elle écrit aussi des lettres à l'écrivaine.

Ainsi, et bien qu'elle semble avoir dépassé et fait le deuil de son acte violent, elle réveille et ravive ses souvenirs, liés notamment à sa famille et son enfance, comme pour expliquer son choix extrême : « Une enfance solitaire, sans amour, une mère autoritaire, abusive parfois, des frères qui portaient leurs attributs de mâles avec une assurance tranquille, un père absent, déconnecté de la réalité, une difficulté presque congénitale à trouver sa place dans la famille

puis dans la société et, enfin, un mari qui correspond presque exactement au portrait-robot des hommes classés dans la catégorie prédateurs violents», écrit-elle.

Elle raconte aussi ses années de prison, ses compagnes de cellule, la vie carcérale... Sa rencontre avec l'écrivaine et avec l'écriture va lui permettre d'aller au bout d'elle-même, de se connaître, de découvrir son corps, d'explorer ses émotions et de renaître. De revendiquer son «je». «Depuis la venue de cette femme, j'ai retrouvé deux fonctions dont je n'avais plus l'usage depuis longtemps : la parole et l'écrit», écrit-elle encore. Cet exercice l'amuse à tel point qu'elle révèle dans ses carnets qu'elle ne dit pas toujours la vérité à l'écrivaine, qu'elle prend le dessus dans leur relation étrange et dépendante ; qu'elle embellit, joue, fonctionnalise sa propre vie. Elle fait l'expérience du pouvoir de l'écriture et de la fiction.¹

Dans *Nulle autre voix*, Maïssa Bey opte pour une focalisation interne qui s'articule autour de la parole d'une femme incarcérée pour avoir tué son époux. Le récit se présente sous forme épistolaire, constitué de lettres que la narratrice adresse à une interlocutrice nommée Farida – figure secondaire mais significative, dont la fonction est à la fois de destinataire, de témoin et de miroir silencieux. Ce dispositif narratif place le lecteur dans une relation de proximité extrême avec la narratrice : nous avons un accès direct à ses pensées, ses émotions, ses conflits intérieurs, sans l'intervention d'un narrateur omniscient ou d'une voix extérieure.

La narration adopte exclusivement le point de vue de la protagoniste, ce qui permet de suivre la progression psychologique de cette femme depuis son enfance marquée par la brutalité, jusqu'à sa vie d'adulte soumise à une oppression conjugale, et enfin à l'acte de rupture extrême qu'est le meurtre. À travers cette construction narrative, le lecteur est immergé dans un monde intérieur fragile, complexe et souvent contradictoire, où l'on perçoit les aspirations, les incertitudes, les remords et la quête de sens d'une femme en marge.

L'écriture, dans ce contexte, devient pour la narratrice une forme d'émancipation : elle constitue un espace de réflexion, de remémoration, mais aussi de reconquête identitaire. Le fait d'adresser ses lettres à Farida n'est pas anodin : cela crée une relation intersubjective, mais à sens unique, où l'auteure réelle (Maïssa Bey) semble elle-même être convoquée symboliquement comme réceptrice d'une parole qui n'avait jusqu'alors trouvé aucun lieu pour se dire. À travers l'écriture, la narratrice parvient non seulement à ordonner son récit de vie,

¹ *Nulle autre voix de (Maïssa Bey). Roman, 204 pages. Editions Barzakh, Alger, août 2018.*

mais aussi à mettre en mots sa douleur, sa colère et son besoin de compréhension. Ce travail d'énonciation produit une dynamique de reconstruction de soi : la parole devient un outil de survie et de transformation.

La focalisation interne contribue également à renforcer la dimension subjective du récit. Le lecteur est conscient qu'il n'a accès qu'à une seule vision du monde, celle de la narratrice. Cette subjectivité n'est ni dissimulée ni atténuée : au contraire, elle est mise en avant comme un prisme à interroger. Le récit ne propose pas une vérité objective sur les faits, mais plutôt une interprétation personnelle, traversée par l'émotion, la mémoire sélective et les mécanismes de défense. Ainsi, le texte invite à une lecture critique, où le lecteur doit constamment interroger la validité des justifications apportées par la narratrice, en particulier en ce qui concerne l'acte de meurtre. Le roman ne donne pas de réponse morale tranchée : il cultive l'ambiguïté, en refusant toute simplification binaire entre culpabilité et innocence, entre victime et bourreau.

La présence de Farida, bien que discrète, joue un rôle essentiel dans cette mise en récit. Elle offre à la narratrice un espace de projection, tout en maintenant une certaine distance narrative. Farida n'intervient jamais directement dans le discours : sa voix reste silencieuse, mais sa fonction est clairement celle d'un réceptacle dialogique, qui permet à la narratrice de structurer son récit. Cette absence de réponse explicite accentue la dimension introspective du roman, qui demeure entièrement centré sur le monologue intérieur de la protagoniste.

Au-delà de la trajectoire individuelle, la focalisation interne permet également d'aborder, en filigrane, des questions sociales et culturelles majeures. Le récit, bien qu'intimiste, résonne avec des problématiques collectives telles que le statut des femmes en Algérie, la violence domestique, l'oppression sociale, ou encore les séquelles du passé colonial. Ces enjeux ne sont pas traités de manière analytique ou théorique, mais incarnés dans le vécu singulier de la narratrice. À travers son regard subjectif, le lecteur perçoit les contradictions profondes de la société algérienne contemporaine, entre traditions, silences imposés, et résistances individuelles.

En somme, la focalisation interne choisie par Maïssa Bey ne se limite pas à une simple stratégie narrative : elle devient le vecteur d'un discours critique, émotionnel et existentiel, qui interroge la possibilité même de dire l'indicible, de comprendre l'inacceptable, et de reconstruire un "je" fragmenté à partir des ruines d'un passé douloureux. C'est à travers cette

voix intérieure, blessée mais lucide, que le roman donne à entendre « nulle autre voix » – une voix marginale, refoulée, mais désormais indispensable.

1.2.2 Vision narrative et lecture idéologique dans *Nulle autre voix*

Dans *Nulle autre voix*, Maïssa Bey développe une vision narrative profondément marquée par des préoccupations sociales, psychologiques et féministes. Le roman se présente comme un espace de dévoilement, où la parole d'une femme longtemps réduite au silence émerge enfin, à travers une mise en récit intime et douloureuse de sa trajectoire. L'œuvre interroge le statut des femmes dans la société algérienne contemporaine, dominée par des normes patriarcales rigides et par des rapports de pouvoir profondément inégalitaires.

La vision portée par le texte repose en grande partie sur la mise en lumière de la condition féminine, notamment à travers le personnage central, une femme condamnée pour avoir tué son mari. Victime de violences domestiques multiples – physiques, psychologiques, mais aussi sociales et symboliques – elle représente une figure emblématique de nombreuses femmes dont les voix sont tuées, étouffées, voire effacées du discours public. Le récit, construit sous forme de lettres adressées à une auteure fictive nommée Farida, permet à la narratrice de récupérer son histoire et d'y apposer un sens, en refusant la position de simple « criminelle » ou de femme brisée.

À travers cette configuration narrative, Maïssa Bey donne à voir une société où les femmes sont enfermées dans des rôles sociaux prédéfinis, que ce soit par l'autorité parentale, les obligations matrimoniales, ou les normes morales. La narratrice évoque ainsi une jeunesse écrasée par une mère autoritaire, dont la beauté devient un instrument de contrôle, puis une vie d'adulte marquée par une soumission conjugale extrême, jusqu'au point de rupture tragique : le meurtre. Ce dernier, bien qu'acte ultime de violence, est présenté non pas comme une glorification de la rébellion, mais comme un geste désespéré de libération, inscrit dans un contexte de souffrance accumulée. L'écriture de Bey n'érige pas l'héroïne en modèle, mais propose de comprendre, sans justifier. Le roman offre ainsi une lecture nuancée de la culpabilité, dans laquelle l'acte violent est envisagé comme la conséquence d'un système de violences structurelles.

Cette vision du monde, proposée à travers la narration, met également en évidence la

complexité des formes de domination : la violence ne se limite pas à l'agression physique, mais

englobe l'humiliation, l'isolement, la dépossession de soi. En ce sens, le texte met en lumière une spirale de douleur intergénérationnelle, où la narratrice, bien qu'ayant conscience de sa situation, reste prisonnière de schémas de pensée et de comportements intériorisés. Elle devient à la fois victime et actrice involontaire de son propre enfermement – un paradoxe que Maïssa Bey expose avec subtilité pour souligner la profondeur du conditionnement social et psychologique des femmes.

Par ailleurs, le roman accorde une place centrale à l'écriture comme acte cathartique. À travers ses lettres, la narratrice engage une forme de thérapie par la parole, un travail de mémoire et de mise en récit qui l'amène à reconstituer les fragments épars de son identité. L'écriture devient ainsi un instrument de résistance, un moyen de se réapproprier son corps, sa parole, son histoire. Cette dimension cathartique est indissociable de la vision que propose Bey : celle d'une réconciliation possible avec soi-même, même après des événements marqués par l'irréparable. Le chemin vers la reconstruction passe par l'expression de la douleur, mais aussi par l'élaboration d'un discours qui permet de nommer l'injustice, de briser les tabous et de construire une autre forme de subjectivité.

Un autre pan fondamental de la vision de l'auteure est l'ambiguïté morale. *Nulle autre voix* ne propose ni punition ni rédemption définitive. Le récit évite tout manichéisme : la narratrice n'est ni innocente, ni entièrement coupable, et c'est précisément dans cette zone grise que se joue la richesse du roman. L'acte de tuer est posé, assumé, mais placé dans un contexte socio-affectif chargé, où la violence n'est plus seulement un fait individuel mais le reflet d'un dysfonctionnement collectif. Ainsi, à travers l'histoire personnelle de la narratrice, l'auteure soulève des problématiques sociales plus larges, concernant la place de la femme dans l'espace public et privé, la perpétuation des inégalités de genre, et les séquelles psychiques de la domination masculine.

Finalement, l'un des aspects les plus profonds de la vision de Maïssa Bey réside dans l'idée de résilience et de recherche de sens. Le parcours de la narratrice est un itinéraire de souffrance mais aussi de réappropriation. C'est dans cette tension entre l'irréversible et le potentiel de transformation que s'inscrit le message du texte : la possibilité de se reconstruire, même à partir de la brisure. La rédemption ne passe pas par l'effacement de la faute, mais par la compréhension des origines de la douleur, par le dialogue avec soi-même et avec l'autre, et par la quête de sens dans un monde fragmenté.

2 Le point de vue : introspection, subjectivité et échange dialogique :

Le point de vue narratif dans *Nulle autre voix* repose principalement sur une perspective introspective, où la subjectivité occupe une place centrale. La narration est assurée, dans sa quasi-totalité, par la voix de la narratrice, à la première personne. Ce choix permet une immersion totale dans son univers intérieur, offrant au lecteur un accès privilégié à ses ressentis, ses souvenirs et ses dilemmes. Par cette focalisation interne, Maïssa Bey place le lecteur face à une conscience blessée, tourmentée, en quête de compréhension et de reconnaissance.

Cependant, le point de vue ne s'arrête pas à cette seule voix. À travers la figure de Farida, destinataire silencieuse des lettres, un dialogue implicite s'installe. Farida, bien qu'absente de la narration directe, représente une présence constante, un interlocuteur symbolique qui recueille, accueille et interroge. Ce rapport épistolaire crée une tension narrative : la parole de la narratrice est unilatérale, mais elle s'adresse à une instance réelle, quasi-auctoriale. Ce point de vue hybride entre introspection personnelle et adresse à autrui construit un espace de médiation, dans lequel les émotions prennent forme, se structurent et s'offrent à la compréhension.

Le titre même du roman, *Nulle autre voix*, reflète cette volonté de donner une parole singulière à celles qui en sont privées. La narratrice devient alors le vecteur d'une voix longtemps tue, qui cherche à inscrire sa trace dans une mémoire collective. À travers elle, Maïssa Bey explore les effets du silence, de la censure sociale, mais aussi les possibilités offertes par le récit pour reconquérir sa dignité et son humanité.

La langue utilisée par l'auteure participe également à cette démarche introspective : riche, poétique, sensuelle parfois, elle évoque des images puissantes, traduit des états d'âme complexes, et accompagne le lecteur dans une expérience sensorielle et émotionnelle dense. Ce style littéraire, loin de l'objectivité distanciée, renforce l'impression de proximité avec les personnages, en particulier avec la narratrice, dont chaque mot devient porteur de sens, de mémoire et de souffrance.

Enfin, les méditations philosophiques qui émaillent le récit – sur le temps, la mémoire, la culpabilité, le libre arbitre ou la mort – ancrent le roman dans une réflexion existentielle plus large. *Nulle autre voix* ne se limite pas à une chronique individuelle de la souffrance ; il devient

un espace de questionnement sur la nature humaine, la justice, et les conditions de la possibilité d'un pardon – à autrui, mais surtout à soi-même.

2 – La reconstruction de l'identité féminine dans le contexte algérien

La reconstruction de l'identité féminine en Algérie est un processus long, douloureux et multiforme, qui s'inscrit dans un contexte historique et sociopolitique profondément marqué par la colonisation, les luttes de libération, l'indépendance nationale, les violences politiques, ainsi que les résistances aux structures patriarcales encore dominantes. Cette quête identitaire ne se limite pas à une revendication de droits formels ou à une affirmation individuelle : elle engage toute une relecture des rôles, des mémoires, et des représentations sociales du féminin dans une société en tension permanente entre tradition et modernité.

L'identité féminine algérienne, telle qu'elle s'est construite et déconstruite au fil des décennies, demeure profondément marquée par une série de ruptures historiques. La période coloniale (1830-1962) constitue un moment fondateur de cette complexité : les femmes algériennes ont été simultanément objets de domination coloniale et supports symboliques de résistance culturelle. Le corps de la femme, notamment à travers la question du voile, est devenu un champ de bataille idéologique entre les forces coloniales, qui prétendaient libérer la femme musulmane du joug patriarcal, et les nationalistes, qui voyaient dans le maintien des traditions un acte de résistance à l'acculturation. Ainsi, la femme a été instrumentalisée des deux côtés, son identité étant constamment définie par l'extérieur, sans véritable reconnaissance de sa subjectivité.

L'indépendance en 1962 aurait pu être l'occasion d'un renouveau pour les femmes algériennes. Durant la guerre de libération, nombreuses furent celles qui, en tant que moudjahidates, infirmières, militantes ou agentes de liaison, participèrent activement à la lutte contre le colonialisme. Cette participation a pourtant été largement effacée de la mémoire collective officielle. Une fois l'indépendance acquise, la femme a été renvoyée à l'espace domestique, et son rôle héroïque a cédé la place à une figure soumise et silencieuse, réinscrite dans une logique patriarcale au nom de la reconstruction nationale.

La mise en place du Code de la famille en 1984, souvent qualifié de « code de l'infamie », a institutionnalisé cette régression, en légitimant la tutelle masculine, en autorisant la polygamie, et en consacrant une inégalité juridique et sociale entre les sexes.

Cette marginalisation des femmes a toutefois rencontré une résistance croissante, particulièrement visible à partir des années 1980 et amplifiée durant la décennie noire des

années 1990. Cette période de guerre civile, marquée par la montée de l'islamisme radical, a vu les femmes devenir des cibles privilégiées : assassinats, viols, intimidations et imposition du voile sont devenus des armes pour tenter d'effacer leur présence dans l'espace public. Pourtant, paradoxalement, c'est aussi durant cette période sombre que s'est affirmée une nouvelle conscience féminine, portée par des écrivaines, des militantes et des artistes. Ce mouvement, à la fois souterrain et courageux, a participé à l'émergence d'un féminisme algérien propre, enraciné dans les réalités locales, et loin des modèles importés.

C'est dans cette dynamique que s'inscrit l'œuvre de Maïssa Bey, à l'instar d'autres écrivaines majeures telles qu'Assia Djebar, Leïla Sebbar, ou Nina Bouraoui. L'écriture devient ici un outil de réappropriation, un espace d'émancipation et un moyen de redonner une voix à celles que l'histoire, les lois et la société ont réduites au silence. Dans *Nulle autre voix*, cette problématique prend une dimension particulièrement forte. La narratrice, en rédigeant des lettres depuis sa cellule de prison, entame un double processus : elle reconstruit son récit personnel, mais surtout elle reconstruit son identité de femme. Elle n'est plus seulement une ex-prisonnière condamnée pour avoir tué son mari ; elle devient une personne capable de penser, d'analyser, de ressentir, de témoigner, et donc d'exister autrement que par le prisme de la faute ou de la transgression.

Cette démarche d'écriture introspective illustre un enjeu crucial de la condition féminine en Algérie : la reconquête de la parole. Tant de femmes, dans l'histoire récente du pays, ont été privées de leur droit de raconter, de se raconter. Elles ont été reléguées au silence, souvent dans des situations de souffrance extrême, que ce soit dans le cadre conjugal, familial ou social. En redonnant à la parole féminine une place centrale, Maïssa Bey inscrit son œuvre dans une volonté de rédemption identitaire. L'écriture devient alors un acte de résistance, mais aussi un chemin de guérison.

La reconstruction de l'identité féminine, telle que suggérée par ce roman, ne se fait pas de manière linéaire ni triomphante. Elle est marquée par la douleur, par la culpabilité, par le doute, mais aussi par la lucidité et la détermination. La narratrice n'efface pas son passé, elle le relit, le recontextualise, et tente de le transformer en savoir de soi. Cette dimension introspective est essentielle, car elle montre que l'émancipation ne se limite pas à des revendications extérieures, mais passe aussi par un long travail intérieur de déconstruction des normes intégrées.

Aujourd'hui encore, les femmes algériennes continuent de lutter contre les héritages d'un système patriarcal solidement enraciné. Malgré des avancées dans l'éducation, la santé et la représentation médiatique, les inégalités juridiques et économiques persistent. Le mouvement Hirak (2019-2021) a montré l'importance croissante des femmes dans la sphère politique et sociale : elles ne sont plus seulement des victimes ou des figures secondaires, elles sont désormais des actrices du changement, conscientes de leurs droits, déterminées à se faire entendre, à revendiquer leur place dans l'espace public, et à écrire leur propre histoire.

Ainsi, la reconstruction de l'identité féminine en Algérie est un processus encore en cours, mais profondément vivant. Il s'exprime dans la littérature, dans les arts, dans les luttes sociales, dans les gestes du quotidien. Il se nourrit de mémoire, de courage, de transmission, mais aussi de rupture. Comme le montre *Nulle autre voix*, ce chemin vers soi est difficile, mais nécessaire. Il est porteur d'espoir, non seulement pour les femmes, mais pour toute une société en quête de justice, de dignité et de vérité.

2.1 – La condition des femmes en Algérie :

Depuis l'accession à l'indépendance en 1962, la question féminine occupe une place centrale dans la construction de la nation algérienne. Durant les premières années, la figure emblématique de la femme était celle de la moudjahida, incarnation de l'engagement révolutionnaire et du combat pour la liberté. Ces femmes combattantes, bien que minoritaires (elles représentaient officiellement environ 3,1 % des moudjahidines), ont profondément marqué la vision sociale de la femme dans l'après-indépendance, à travers leur sacrifice et leur rôle actif durant la guerre²

Durant la colonisation française, la condition des femmes algériennes était marquée par une double oppression : d'une part le patriarcat traditionnel, d'autre part la domination coloniale. Le corps féminin est alors devenu un véritable champ de bataille symbolique : la France coloniale prétendait « libérer » les femmes en les dévoilant, tandis que les nationalistes voyaient dans le port du voile un acte de résistance et de préservation identitaire.

Les femmes vivaient ainsi une existence extrêmement contraignante. Malgré l'ouverture progressive de l'école, la scolarisation des filles restait très limitée, la majorité ne dépassant pas

² (cf. Zohra Drif, Mémoires d'une combattante de l'ALN, 2013).

l'école primaire. La société traditionnelle plaçait sur elles le poids de l'honneur familial, conditionnant étroitement leur liberté et confinant leur existence dans un contrôle rigoureux.

Ironiquement, la guerre de libération a offert une nouvelle visibilité aux femmes. Des milliers d'entre elles ont participé activement, en tant que combattantes, infirmières, ou agents de liaison. Cette période a marqué une première étape de reconstruction identitaire, faisant de la femme une actrice de l'histoire nationale.

Cependant, après l'indépendance, cette reconnaissance fut rapidement étouffée. Le retour à l'ordre patriarcal fut net : les femmes furent reléguées à des rôles domestiques, et l'État privilégia une construction identitaire fondée sur des valeurs traditionnelles. L'illusion d'une société égalitaire fut ainsi mise à mal par la réalité politique.

Le Code de la famille de 1984, souvent appelé « code de l'infamie », a formalisé la subordination juridique des femmes : le mariage nécessite l'autorisation d'un tuteur masculin (wali), le divorce favorise l'homme, la polygamie est permise, et l'héritage demeure inégal. Ce code a renforcé le contrôle social et moral exercé sur les femmes, consolidant un système patriarcal postcolonial.

La décennie noire (1991-2002) a profondément marqué la condition féminine. Durant cette guerre civile, les groupes armés islamistes ont ciblé les femmes par des violences sexuelles systématiques, l'imposition forcée du voile et des assassinats de celles jugées « non conformes ». Ce fut une période de terreur, mais aussi d'éveil : une prise de conscience collective s'est développée, nourrissant la lutte pour les droits des femmes et la défense de la laïcité. Des groupes féminins se sont organisés pour résister à l'obscurantisme et soutenir l'égalité.

Depuis les années 2000, on assiste à une reconfiguration progressive de l'image de la femme algérienne : présence accrue dans les médias sociaux, actions militantes locales, revendication des mémoires des moudjahidates, et réclamations pour l'égalité des sexes. Malgré quelques réformes partielles du Code de la famille, l'injustice juridique reste prégnante.

Le mouvement Hirak (2019-2021) a confirmé l'engagement actif des femmes dans l'espace public, qui revendiquent une refonte du contrat social algérien pour que leur place soit enfin reconnue.

Aujourd'hui, la condition des femmes en Algérie est traversée par des tensions multiples :

- Tradition vs modernité
- Religion vs laïcité
- Individu vs collectif
- Mémoire vs oubli

Être femme en Algérie revient souvent à jongler entre ces contradictions, tout en affirmant une identité nouvelle : celle d'une femme algérienne diverse, instruite, consciente de ses droits, et déterminée à se faire entendre dans l'histoire et la société.

Sur le plan éducatif, les progrès sont réels : les filles représentent la majorité dans les universités et réussissent mieux que les garçons. Elles investissent de plus en plus des domaines variés (sciences, droit, médecine). Pourtant, ces acquis ne se traduisent pas toujours par un accès équitable à l'emploi ou aux postes de direction. Le taux d'emploi féminin reste faible (environ **15-20** % contre **60-70** % pour les hommes), beaucoup travaillent dans le secteur informel, et les inégalités urbain-rural perdurent.

Le féminisme algérien est vivant, mais reste souvent discret, pragmatique, et local, veillant à ne pas être perçu comme une importation occidentale. Internet, les réseaux sociaux et la diaspora jouent un rôle croissant dans la visibilité et la mobilisation des femmes.

La femme algérienne, donc, évolue dans un contexte ambivalent : elle est instruite, engagée, courageuse, mais confrontée à une législation et une culture patriarcale pesantes. Sa quête d'émancipation, d'égalité et de reconnaissance est longue, semée d'embûches, mais ses voix se font entendre de plus en plus puissamment, annonçant un avenir où sa place ne pourra plus être ignorée.

2.2 – Représentation de la condition féminine à travers le roman : violence conjugale et exil

L'expression « **condition féminine** » désigne la place de la femme dans la société. Analyser cette place permet de mieux comprendre la culture, les normes sociales, ainsi que les relations et rapports de pouvoir qui y sont en jeu ³. Dans l'œuvre de Maïssa Bey, l'héroïne est une femme ayant purgé une peine de quinze ans de prison pour avoir tué son mari. Elle est marginalisée par sa famille, sa communauté, et la société

³ (Larousse, « femme »).

dans son ensemble. Elle a perdu toute identité propre et ne se définit plus ni comme « la femme de » ni comme « la fille de ». Dès le début, on comprend qu'elle n'a jamais eu la possibilité de s'exprimer, que ce soit au sein de sa famille, de son couple ou dans la société : sa présence est effacée, sa voix inaudible.

La condition féminine dans l'œuvre de Maïssa Bey s'inscrit dans le contexte plus large de la société maghrébine, où la position des femmes est marquée par de fortes contradictions. À travers ses romans, elle propose une critique lucide des réalités féminines algériennes contemporaines, révélant la complexité des existences féminines.

Dès les premières pages, la voix de cette femme emprisonnée est silencieuse, ignorée même avant le meurtre de son époux. Pour elle, l'écriture devient un outil de reconquête : elle lui permet de reconstruire son histoire, de donner un sens à son passé et de réaffirmer son identité. Le titre du roman, *Nulle autre voix*, souligne que sa voix est la seule jamais entendue, celle qui brise le silence imposé par un patriarcat étouffant.

Après le meurtre, cette femme subit une double condamnation : celle de la justice, mais aussi celle de la société qui la considère comme une femme monstrueuse, uniquement parce qu'elle a osé se rebeller. Maïssa Bey dénonce cette attente sociale : la femme doit être docile, silencieuse, dévouée ; toute transgression est durement punie.

Le long silence de la narratrice après son acte reflète le poids du tabou autour de la violence subie par les femmes. Honte, peur du jugement, absence d'espace d'expression expliquent cette retenue. La société tend à réduire les femmes qui passent à l'acte à des figures monstrueuses ou aberrantes. Or, le roman refuse cette simplification et explore les motivations complexes — souvent liées à la survie — qui poussent une femme à commettre un acte violent.

2.2.1 Violence conjugale : dévalorisation et contrôle :

La violence conjugale entraîne une profonde dévalorisation de la subjectivité féminine. La femme n'est plus perçue comme un être doté de désirs, de besoins ou d'émotions propres, mais comme un objet sur lequel l'homme exerce son autorité. Souvent réduite à ses rôles d'épouse, de mère ou à sa fonction domestique, ses aspirations personnelles sont ignorées, voire réprimées.

L'exercice du contrôle sur le corps de la femme est central : il ne s'agit pas seulement de violences physiques, mais aussi de la maîtrise de ses déplacements, relations, finances et choix de vie, la privant ainsi de toute liberté.

La violence verbale et psychologique s'exprime par des insultes, des humiliations et des images violentes décrites par la narratrice, qui dégradent son estime de soi et affectent sa santé mentale. Ces violences invisibles laissent des blessures profondes. Maïssa Bey ne dénonce pas seulement un homme violent, mais un système social qui tolère, cache et banalise cette violence.

« Il me disait souvent : regarde-toi ! Mais regarde-toi ! Tu ne ressembles à rien ! Ou bien encore, au moment où j'allais sortir : va te changer ! On dirait une traînée ! Et moi... Moi je revenais sur mes pas, le bras levé devant le visage pour me protéger des coups et j'allais chercher dans l'armoire quelque vêtements amples, informes, que je m'empressais d'enfiler. »⁴, ces mots répétés sont autant d'offenses : l'homme dénigre l'apparence et l'identité de sa femme. L'expression « tu ne ressembles à rien » nie son existence, tandis que « traînée » est une insulte sexiste lourde de culpabilisation liée à sa féminité. Ce discours manifeste une volonté de contrôle total, privant la femme de la liberté de choisir son apparence.

« Je n'ai jamais connu la jouissance. Je n'ai jamais eu le moindre commencement de jouissance sous le corps de celui qui, de son genou dur, aussi dur qu'une pierre, écartait mes jambes, se glissait en moi, se vidait à grands coups de butoir, s'affalait sur moi dans un grand râle avant de se retirer brusquement et de me toucher le dos. »⁵, ce passage illustre la brutalité sexuelle subie par la narratrice, soulignant l'absence de plaisir et la douleur infligée.

⁴ « *Nulle autre voix* » de (Maïssa Bey). Roman ,éditions Barzakh, Alger, août 2018.p. 122.

⁵ Ibid., p. 130.

2.2.2 Exil intérieur et aliénation

La narratrice ne quitte pas physiquement son pays, mais elle est coupée du monde et d'elle-même. Elle vit dans une existence marquée par la souffrance, un conjoint violent, un silence contraint et un manque de soutien. Elle subit un exil intérieur : bien qu'à domicile, elle est dépourvue de liberté et de droits.

Invisible, muette, elle n'a pas de voix reconnue. Son effort pour se reconstruire après le choc s'apparente à une aliénation de son ancienne vie. Ironiquement, la prison devient pour elle un refuge, un exil du monde extérieur chargé de violences. Cet exil est aussi psychologique : détachée de son identité, elle ne parvient plus à penser, ressentir ou vivre pleinement. Elle évoque souvent la peur, le silence et l'humiliation, incapable de s'exprimer ou de se vêtir librement.

La vie d'une femme en Algérie est marquée par la marginalisation, la violence et la discrimination, issues d'une société patriarcale qui place l'homme au-dessus de la femme, confinant celle-ci à des valeurs et traditions strictes.

L'incarcération après le meurtre de son mari reflète son isolement intérieur, matérialisant l'oppression qu'elle subit depuis toujours. Paradoxalement, la prison devient un espace d'expression où elle retrouve sa voix et peut raconter son histoire, même si cet enfermement accentue son isolement.

« L'exil est une condition humaine. L'homme est un être en devenir, et, par conséquent, il est exilé de sa propre identité. »⁶, dans *Nulle autre voix*, l'exil est présenté à la fois sous des formes physiques et affectives, incarnant la lutte des protagonistes pour reconquérir leur place et leur expression dans une société qui les marginalise.

L'ancienne détenue illustre cet exil physique et psychologique, étrangère dans un espace où elle a pourtant été libérée. Détachée de sa patrie, de ses proches et de ses repères sociaux, elle incarne une aliénation intense.

⁶ Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières* (1998)

Le processus de reconstruction après le traumatisme exige une mutation physique et affective, rendant l'exil un concept marqué par la tension et la souffrance : « J'étais seule, pour la première fois de toute mon existence, j'allais vivre seule. Merveilleusement. Définitivement seule. »⁷

Après une vie de soumission et de silence, la narratrice découvre enfin une autonomie sans conjoint ni violence. Cette solitude choisie transforme la perception de l'exil, qui devient une liberté retrouvée plutôt qu'une contrainte imposée.

2.3 – Exclusion sociale et répression judiciaire

2.3.1 L'exclusion sociale : entre stigmatisation, silence et isolement

Dans l'espace public, les femmes algériennes sont souvent réduites au silence ou à l'invisibilité. Leurs vécus, leurs paroles et leurs souffrances sont rarement pris en compte avec sérieux. Elles sont majoritairement perçues à travers le prisme de leur rôle familial — épouse, mère, fille — et jouissent d'une autonomie limitée en dehors de ce cadre.

Dans la société décrite par Maïssa Bey, une femme divorcée ou accusée d'un acte jugé déshonorant est souvent stigmatisée et exclue. Elle peut perdre le soutien de sa famille et de son entourage, se retrouvant dans une situation d'isolement profond, à la fois émotionnel et social.

L'héroïne de *Nulle autre voix* incarne cette double peine : victime de violences conjugales, elle est exclue de toute zone de sécurité, même dans son propre foyer. Ce lieu, censé être un refuge, devient un espace d'agression et de contrôle, où elle perd sa dignité, son autonomie, et toute capacité de décision.

La violence conjugale, souvent banalisée par la société patriarcale, n'est ni dénoncée ni prise en charge. Elle plonge les femmes dans un silence contraint, les empêchant de demander de l'aide ou de briser l'isolement.

⁷ *Nulle autre voix* de (Maïssa Bey). Roman, éditions Barzakh, Alger, août 2018., p. 25.

La narratrice vit sous l'emprise totale de son mari, qui contrôle ses déplacements, ses relations, ses finances et ses choix. Cette domination l'empêche de s'affirmer en tant qu'individu et la relègue à un état de soumission totale.

Le manque de soutien — familial, social ou institutionnel — renforce cette exclusion. Les proches détournent les yeux, considérant les violences subies comme des affaires privées ou inévitables. Ce silence complice contribue à la culpabilisation des victimes, qui finissent par intérioriser la honte et se sentent responsables de leur situation.

La société, dans son ensemble, juge la femme non pas selon son vécu, mais à partir d'une vision simplifiée et moralisante de ses actes. Le poids de la réputation, de l'honneur familial, et des normes sociales pèse lourdement sur elle.

2.3.2 La répression judiciaire : une justice aveugle à la souffrance des femmes

Dans *Nulle autre voix*, la justice ne tient pas compte des violences subies par la narratrice. Son incarcération après l'assassinat de son mari ne représente pas seulement une sanction légale, mais aussi un jugement moral et une condamnation sociale.

La justice se focalise uniquement sur l'acte — le meurtre — sans chercher à comprendre le contexte de domination, de souffrance et d'abus qui l'a précédé. Ainsi, elle est traitée comme une criminelle ordinaire, sans qu'on tente de saisir ses motivations profondes ou les raisons qui l'ont poussée à commettre l'irréparable.

« *Par le biais de ses lettres, la narratrice tente d'expliquer son geste* » — mais ces mots ne résonnent que dans l'espace clos de la prison. Ses lettres deviennent le seul lieu où elle peut exister, où elle peut récupérer sa parole, trop longtemps confisquée.

Le système judiciaire, dans sa froideur, apparaît comme un prolongement du système patriarcal : il surveille, punit et renforce les normes de genre. Les femmes qui sortent du cadre imposé — celles qui refusent de se taire, qui se révoltent, ou qui se défendent — sont marginalisées, invisibilisées, ou enfermées.

Même derrière les barreaux, l'héroïne continue d'être jugée : elle est « la femme qui a tué », celle qui a franchi les limites de l'acceptable. Elle est étiquetée, rejetée, sans espoir réel de réhabilitation sociale.

La justice devient ainsi un instrument de contrôle social, maintenant les femmes dans un état de vulnérabilité, au lieu de les protéger. Elle empêche la réappropriation du récit personnel, privant les victimes de leur voix et de leur droit à être entendues.

3- L'écriture féminine Algérienne dans la littérature :

3.1 – De la violence à l'expression littéraire

Éprouvées par la violence, l'abus, l'effacement social et la marginalisation, les femmes algériennes ont fini par faire de l'écriture un espace de résistance, un moyen d'affirmation de soi et une réponse à l'injustice. Face au silence imposé par un système patriarcal rigide, la parole devient acte de survie.

Aujourd'hui, les écrivaines algériennes ont pleinement saisi la complexité des rapports sociaux de genre dans leur société. Leur engagement littéraire est à la fois personnel et politique : elles prennent la plume pour dénoncer, interroger, mais aussi pour affirmer une identité féminine plurielle, trop souvent niée ou étouffée.

Comme l'affirme Nabila Oulichki :« *L'écriture des femmes algériennes est une écriture de résistance, qui se déploie dans un contexte de domination et d'assignation à des rôles subalternes. Elle témoigne de la force de l'identité féminine face aux violences individuelles et collectives.* »⁸, cette citation met en évidence la double dimension de cette écriture : résistance intime et sociale, et affirmation d'une subjectivité féminine face aux systèmes d'oppression.

Les autrices algériennes ressentent une nécessité intérieure de dire, d'écrire, de témoigner. Seules, elles peuvent traduire leurs douleurs, leurs humiliations, mais aussi leurs forces et leurs quêtes d'émancipation. Leur écriture se dresse contre les traditions oppressives, contre l'invisibilisation, contre le silence.

Ces récits littéraires ne sont pas de simples fictions : ils sont les prolongements d'un vécu, une mise en mots d'une expérience féminine multiple, marquée par :

⁸ Nabila Oulichki, Femmes algériennes : Écrivaines et engagements (2003),page 21.

- le mariage forcé,
- la privation de liberté,
- La réduction à des rôles domestiques,
- et les violences physiques et psychologiques exercées au nom de la tradition.

La violence, dans bien des cas, vise à faire taire, à effacer. L'écriture, elle, redonne voix et chair à l'invisible. Elle devient un geste vital, un acte de réappropriation. Elle transforme la douleur en récit, le silence en cri, l'oppression en acte de création.

Ainsi, pour ces femmes, écrire ne relève pas seulement du choix artistique, mais d'un besoin existentiel et politique : écrire pour ne pas disparaître, écrire pour ne pas oublier, écrire pour se reconstruire.

À travers des œuvres comme celles de Maïssa Bey, Assia Djebar ou Ahlam Mosteghanemi, l'écriture féminine algérienne se révèle comme un lieu de mémoire, de combat et de reconquête de soi.

3.2 – Évolutions de l'écriture féminine en Algérie

L'écriture féminine algérienne s'est développée en parallèle de l'histoire politique et sociale du pays. Elle n'est pas née d'un seul mouvement ni d'un seul courant, mais a traversé plusieurs phases où chaque génération d'écrivaines a laissé son empreinte en fonction des contextes qu'elle a vécus : colonisation, guerre de libération, post-indépendance, guerre civile, puis ouverture à la modernité et à la mondialisation.

1) Les pionnières de l'avant-indépendance

L'émergence de la littérature féminine algérienne remonte aux années 1940, avec des figures comme Djamila Debèche, Fadhma Aït Mansour et sa fille Marguerite Taos Amrouche. Ces premières voix ont ouvert un espace d'expression en dénonçant les traditions oppressives et la marginalisation des femmes dans une société à la fois patriarcale et colonisée. Leurs récits, souvent autobiographiques ou influencés par l'oralité, ont permis de poser les premières pierres d'une littérature féminine algérienne consciente et engagée.

2) L'après-indépendance et la décennie des revendications

La plume majeure de cette époque est sans conteste celle d'Assia Djébar, dont l'œuvre, dès *La Soif* (1957), s'impose comme une voix littéraire et politique incontournable. À travers ses romans, elle déconstruit les mythes fondateurs d'une nation masculine, interroge la mémoire coloniale et donne la parole aux femmes silencieuses de l'histoire algérienne. Elle incarne, jusqu'aux années 1990, une figure centrale de l'écriture féminine, entre douleur et dignité, entre mémoire et résistance.

Dans les années 1970-1980, de nouvelles écrivaines telles que Yamina Mechakra (*La grotte éclatée*, 1979), Fettouma Touati et Hafsa Koudil s'imposent avec des œuvres marquées par un style plus direct, souvent testimonial. Ces écrivaines dénoncent les réalités sociales des femmes : enfermement domestique, mariage forcé, absence d'autonomie. Leur écriture est moins romancée, plus militante, et donne une large place à l'expérience vécue et à la douleur intérieure.

3) La décennie noire : la littérature au cœur du chaos

Les années 1990, période marquée par la guerre civile algérienne, constituent un tournant crucial. Cette époque de violences extrêmes, de censures et de menaces pour les intellectuelles, voit paradoxalement une explosion de la parole littéraire féminine. Des écrivaines comme Maïssa Bey et Malika Mokkedem prennent le relais. Leurs œuvres sont imprégnées de la souffrance collective, mais aussi de l'extrême solitude des femmes face à la terreur. Elles explorent les blessures de la guerre, les traumatismes intimes, mais également le courage de se relever.

Durant cette période, la littérature féminine devient hybride et multiforme, mêlant roman, témoignage, chronique et essai. Elle devient une forme de mémoire collective, cherchant à dire l'indicible, à conserver les voix étouffées par la violence politique et religieuse. Ces œuvres posent aussi la question de la place des femmes dans la nation et du contrat social postcolonial.

4) L'ère contemporaine : vers une pluralité de voix

Depuis les années 2000, l'écriture féminine algérienne connaît une diversification notable. Les sujets abordés sont plus variés : identité, sexualité, exil, diaspora, langue, mémoire, tradition et modernité, corps féminin, etc. Les nouvelles écrivaines écrivent en français, en arabe, mais aussi en darija (arabe algérien), adoptant un style souvent hybride, entre oralité et langage littéraire.

Cette nouvelle génération publie des romans, des nouvelles, de la poésie, du théâtre, et investit également les médias numériques et les réseaux sociaux comme nouveaux espaces d'expression. Le blog, la vidéo, l'autoédition en ligne deviennent pour certaines des vecteurs d'une parole libérée et immédiate. Littérature et activisme s'y croisent fréquemment.

Aujourd'hui, l'écriture féminine algérienne ne se limite plus à la dénonciation : elle propose aussi des alternatives, des utopies, des introspections, et s'ouvre à des influences esthétiques mondialisées. Elle s'inscrit dans une dynamique de reconstruction, de redéfinition de soi et de dialogue interculturel.

Chapitre 2

Analyse du discours dans *Nulle autre voix*

Chapitre 2 : Analyse du discours dans *Nulle autre voix*

1. La structure narrative et la focalisation

1.1 Le point de vue narratif :

Ce chapitre propose une lecture approfondie du roman *Nulle autre voix* de Maïssa Bey à travers une triple approche : sociocritique et thématique.

Le récit de *Nulle autre voix* adopte une narration à la première personne du singulier, ce qui signifie que la narratrice est également le personnage principal du roman. Le « je » narratif devient ainsi un outil fondamental de subjectivation, permettant à l'héroïne de reprendre la maîtrise de son propre récit, après une longue période de silence et d'effacement.

Conformément à la typologie de Gérard Genette, la narration est ici autodiégétique, puisque l'héroïne raconte elle-même son histoire, en tant qu'actrice et témoin de sa propre trajectoire. Ce choix renforce la dimension introspective du texte et engage le lecteur dans une proximité émotionnelle avec le vécu de la narratrice.

La narratrice décrit avec sobriété des moments du quotidien où la distance émotionnelle devient palpable. Elle note ainsi : « Il me tourne le dos »⁹, une phrase brève mais lourde de sens, qui exprime le rejet silencieux et la rupture d'un lien conjugal vidé de toute affection.

À travers des gestes simples, le personnage exprime son enfermement intérieur. Elle déclare : « Je referme la porte du salon sans éteindre la lumière »¹⁰, une action banale qui, dans le contexte, traduit un désir de clore une scène sans toutefois l'effacer totalement de la mémoire.

Elle redéfinit les termes de la souffrance avec une lucidité désarmante. Elle affirme : « Pour moi, dans ce mot 'peine', il n'y a ni douleur ni chagrin »¹¹. Le mot prend alors un sens singulier, lié à l'usure du traumatisme plus qu'à son intensité.

Revenant sur le moment de sa première rencontre avec l'écrivaine, la narratrice confie, dans un aveu presque involontaire : « Je ne sais pas ce qui m'a décidée à lui ouvrir ma porte »¹². Cette phrase témoigne de l'ambivalence entre le besoin de se raconter et la crainte persistante de s'exposer.

Cette méthode de narration produit une proximité troublante. La voix de la narratrice, une femme incarcérée et fréquemment marginalisée par la société, s'impose ici avec force. Elle

⁹ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018, p. 13.

¹⁰ Ibid. p. 13.

¹¹ Ibid. p. 17.

¹² Ibid. p. 19.

devient une voix inévitable, incontournable, qui brise le silence d'ordinaire imposé aux femmes jugées, condamnées, et souvent effacées du récit collectif.

D'un point de vue sociocritique, Maïssa Bey donne à entendre cette parole tue. Dans la société algérienne contemporaine, la voix des femmes considérées coupables est le plus souvent niée, réduite à une parole disqualifiée ou récupérée par des discours médiatiques stériles. L'autrice se positionne alors comme une porte-voix des femmes algériennes, refusant la censure qui entoure leur vie intime. Elle aborde des thèmes sensibles avec lucidité, dans une tentative de clarification de la parole féminine carcérale.

La narratrice évoque, à ce propos, la récupération médiatique de son histoire : « À mon histoire. Il y a eu des journalistes. Deux semaines après ma libération, coup sur coup, deux femmes m'ont contactée par téléphone. Elles voulaient écrire un article sur la réhabilitation des femmes après la prison »¹³.

Cette citation met en évidence une autre forme de violence : l'appropriation extérieure du récit de l'autre, sans véritable écoute. La narratrice ne refuse que sa parole soit instrumentalisée ou réduite à un discours d'illustration.

Isolée, brisée, la protagoniste rejette désormais les règles patriarcales imposées depuis l'enfance. Malgré la douleur, elle choisit de se réapproprier sa voix, non pas pour s'excuser, mais pour comprendre et faire entendre son vécu. Cette posture narrative s'inscrit dans un processus de reconstruction identitaire par le langage.

Maïssa Bey confirme cet engagement littéraire dans une déclaration extraite d'un entretien : « Les livres que j'écris sont motivés par le silence, la colère et l'indignation. Je n'ai que les mots comme arme »¹⁴.

En affirmant la puissance de la parole comme seule réponse face à l'oppression, l'autrice transforme l'écriture en un acte politique. Elle donne à lire l'impensable, l'intolérable, l'inexprimé. Le « je » narratif devient dès lors une forme de résistance, un moyen d'exister autrement dans une société qui tente d'imposer le mutisme aux femmes brisées.

Cette démarche s'accompagne d'une introspection sans concession. La narratrice ne cherche ni la pitié ni la justification. Elle parle pour comprendre, pour sortir de l'indicible et

¹³ (Maïssa Bey), entretien cité dans Saliha Benotmane, *"L'expression de la douleur dans Nulle autre voix"* mémoire de master, Université de Tlemcen, 2019 p. 18

¹⁴ Maïssa, op. cit., p. 14

pour réhabiliter une humanité bafouée. Cette dimension relève pleinement de l'approche thématique, notamment autour des motifs du silence, de la parole et de la souffrance féminine.

1.2 Une narration fragmentée révélant une subjectivité en reconstruction

Il est essentiel de rappeler que la narratrice est également le personnage principal du récit. Elle raconte sa propre histoire à la première personne, en revisitant les événements de sa vie depuis sa cellule. L'autrice opte ici pour un discours intime et subjectif, où transparaît la perception sensible du vécu, bien plus qu'une restitution factuelle des faits.

Elle relate, par exemple, une scène de violence conjugale en ces termes « Je me suis levée pour débarrasser la table. Quelques instants plus tard, il est arrivé derrière moi dans la cuisine, à pas de loup. Il m'a donné un coup de pied sur les mollets de toutes ses forces. Je suis tombée sur les genoux, le plat que je tenais s'est cassé. En essayant de me rattraper, j'ai glissé ; un éclat de porcelaine m'a entaillé la paume de la main droite. »¹⁵

Cette description violente et minutieuse met en lumière le quotidien brutal de la narratrice. L'écriture épistolaire devient ici un lieu d'aveu, un espace protégé où une parole longtemps étouffée peut enfin s'exprimer.

Farida, la destinataire des lettres, ne se réduit pas à une simple lectrice. Pour la narratrice, elle incarne une figure de bienveillance, une présence discrète mais rassurante. Elle devient la gardienne d'un secret trop lourd à porter seule. La narratrice confie : « C'était la seule personne qui pouvait m'entendre »¹⁶. Puis elle ajoute : « Maintenant, il y a elle, l'écrivaine. Celle qui m'impose sa présence. Celle qui occupe toutes mes pensées. »¹⁷

Ces propos traduisent une ambivalence entre soulagement de pouvoir parler et malaise face à cette présence persistante dans son esprit. La lettre devient alors le seul lieu d'authenticité, un espace où les sentiments, les regrets et les interrogations peuvent être formulés librement, sans le filtre de la peur ni le regard des autres.

Ce choix de narration reflète la fragmentation intérieure du personnage. La progression narrative fonctionne comme un puzzle émotionnel, chaque lettre ajoute une pièce, permet de reconstruire un sens, et oriente peu à peu la protagoniste vers une tentative de réappropriation de soi. Cette construction éclatée, en correspondance avec la mémoire traumatique, relève

¹⁵ (Maïssa Bey), *voix Nulle autre*, Éditions Barzakh, 2018, p. 113.

¹⁶ Ibid., p. 143

¹⁷ Ibid., p. 34

pleinement de l'approche thématique, notamment autour des motifs de la culpabilité, de la confusion et de la quête identitaire.

1.3 La focalisation interne : exprimer la violence de l'intérieur

Dans *Nulle autre voix*, Maïssa Bey adopte une focalisation strictement interne. Le récit est filtré exclusivement à travers les perceptions psychologiques, sensorielles et émotionnelles de la narratrice. Cette configuration narrative inscrit le lecteur dans une position d'immersion totale, sans accès aux pensées d'aucun autre personnage — pas même celles de Farida, la destinataire silencieuse des lettres.

Cette focalisation permet à l'auteurice de mettre en lumière l'intériorisation des normes patriarcales dès l'enfance. La narratrice exprime cette prise de conscience dans un moment de lucidité :

« Très tôt, j'ai compris – et admis – que mes frères et moi n'étions pas faits de la même étoffe [...]. Que mes semblables et moi étions génétiquement programmées pour l'obéissance»,¹⁸, ce passage illustre une assimilation inconsciente du discours social dominant. Loin d'être une simple observation, cette réflexion révèle une aliénation intériorisée, acceptée comme naturelle par la narratrice, faute d'alternative.

La focalisation interne permet également de retranscrire la violence conjugale dans toute sa profondeur psychologique. Le lecteur ne perçoit pas les événements à distance, il les vit à travers la peur, l'humiliation et l'angoisse de la narratrice. Cette dernière relate ainsi une scène marquée par la brutalité verbale et physique :

« Va te changer ! On dirait une traînée ! Et moi... moi, je revenais sur mes pas, le bras levé devant le visage pour me protéger des coups »¹⁹.

Cette séquence, vécue de l'intérieur, met en évidence le pouvoir destructeur de la parole, utilisé ici pour briser l'estime de soi.

Dans son ouvrage *Le pouvoir des mots* (1997), Judith Butler qualifie ce type de langage de « *performativité blessante* »²⁰. Selon elle, les mots ne se contentent pas de désigner la réalité : ils la construisent. Appliquée ici, cette théorie permet de comprendre comment la parole

¹⁸ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 111

¹⁹ Ibid. p. 122.

²⁰ Judith Butler, *Le pouvoir des mots : politique du performatif*, trad. C. Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2004 (éd. orig. 1997), p. 18.

masculine contribue à produire et à maintenir l'identité infériorisée de la femme, en l'assignant à un statut dégradant.

La focalisation interne donne ainsi accès à la dimension psychologique du traumatisme, en inscrivant la violence dans l'expérience vécue et non dans une simple description extérieure. Le récit devient le lieu d'une subjectivité meurtrie, mais aussi d'une lucidité croissante, où les émotions font sens. Cette stratégie narrative, centrée sur l'intériorité, permet de tisser un lien profond entre le lecteur et la protagoniste, tout en dénonçant les effets insidieux du patriarcat sur la construction du moi féminin.

La réalité dans le roman est appréhendée de manière éclatée, influencée par les souvenirs, les sentiments, les peurs et les aspirations de la narratrice. À travers la focalisation interne, chaque élément du monde extérieur — un son, une lumière, une odeur — peut provoquer en elle des résonances émotionnelles profondes, conférant à ces stimuli une portée bien plus grande que leur simple existence factuelle.

Cette subjectivité fragmentée illustre la dislocation psychologique du personnage, qui cherche à se reconstruire par le biais de l'écriture. L'univers qu'elle décrit est à la fois émotionnel et sensoriel ; chaque événement, chaque souvenir, chaque sensation devient le reflet de son état intérieur. Ainsi, une visite, en apparence anodine, peut être interprétée comme une manifestation de solitude, de culpabilité ou d'espoir, révélant le rapport étroit entre monde perçu et monde ressenti.

Le roman ne présente jamais une réalité brute ou objective, tout est filtré, transformé par la perception singulière de la narratrice. Le récit donne ainsi accès non seulement aux sensations, mais également à ses pensées les plus intimes, à ses hésitations, ses angoisses, ses élans d'espoir et ses moments de désespoir. Cette immersion émotionnelle invite le lecteur à comprendre en profondeur la complexité psychologique du personnage, sans jamais la réduire à un simple statut de victime.

Par ce procédé narratif, chaque interaction, chaque détail du décor, chaque silence prend une signification personnelle. Il ne s'agit pas uniquement de ce que la narratrice voit, entend ou ressent physiquement, mais bien de ce que ces perceptions éveillent en elle. Le roman devient ainsi une porte d'entrée dans un univers intérieur, façonné par les blessures du passé et les incertitudes du présent.

Grâce à cette focalisation interne, le lecteur est convié à partager le flux de pensées de la narratrice, à éprouver ses émotions les plus puissantes et à suivre ses méditations les plus

profondes. Ce lien narratif intime transforme la lecture en une forme de confession silencieuse, où le lecteur devient le gardien d'une parole longtemps refoulée.

La narratrice ne se présente pas comme une héroïne figée, ni comme une victime passive elle est une femme traversée par ses contradictions, ses failles, ses doutes et ses désirs. Cette représentation renforce la dimension humaine du personnage et encourage une lecture nuancée, loin des jugements binaires. L'authenticité du récit repose précisément sur cette tension entre fragilité et lucidité, entre silence et parole.

2. La reconstruction du discours de la violence

2.1 Le discours direct, indirect et la voix interne de la narratrice :

Dans *Nulle autre voix*, Maïssa Bey mobilise diverses modalités énonciatives — discours direct, discours indirect et voix interne — pour représenter la violence conjugale, l'aliénation psychologique de la protagoniste, ainsi que sa lente réappropriation de soi à travers la parole et l'écriture. Cette diversité formelle participe pleinement d'une approche sociocritique, en ce qu'elle donne à entendre les formes multiples de l'oppression féminine, tout en révélant la fonction libératrice du langage.

Le discours direct est particulièrement utilisé pour restituer les paroles blessantes, les menaces, et les humiliations proférées par l'agresseur. Il rend compte, avec une intensité brute, de la violence verbale ou physique subie par la narratrice. L'absence de médiation ou de filtre permet au lecteur de recevoir ces paroles de manière frontale, sans adoucissement. Ce type de discours confère une dimension performative à la parole : il agit, il blesse, il impose le silence — mais peut aussi, paradoxalement, contribuer à la libération.

La narratrice se remémore ainsi :

« Chaque fois qu'il levait la main sur moi, chaque fois qu'il m'insultait, m'humiliait, me traînait dans la boue de ses fantasmes les plus violents »²¹.

Cette séquence, marquée par l'anaphore de « *chaque fois* », traduit la répétition étouffante des violences subies. La structure même de la phrase évoque un cycle infernal, dans lequel la violence conjugale devient une routine, une condition quotidienne et systématique.

Mais cette parole n'est pas pure passivité, elle opère une double performance. D'une part, elle donne à entendre la voix de l'agresseur, outil de contrôle, de déshumanisation, d'imposition

²¹ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 46.

du silence. D'autre part, elle met en lumière la voix de la narratrice, qui, en s'exprimant à la première personne, commence à briser le mutisme imposé. Le discours direct devient alors un instrument de résistance, un moyen d'exister autrement que par la violence reçue.

En nommant ces agressions, la narratrice reprend possession de son récit. Elle s'émancipe du regard de l'autre pour imposer sa propre lecture des faits. Ce processus participe d'une reconstruction identitaire, rendue possible par la réappropriation du langage. En ce sens, Maïssa Bey transforme l'écriture en un espace où se rejoue la scène de la violence, mais dans des conditions de maîtrise et de dignité retrouvée.

2.2 La parole comme instrument d'humiliation et d'aliénation :

Dans *Nulle autre voix*, l'usage du discours direct permet de représenter la violence conjugale dans toute sa brutalité, sans médiation. Cette stratégie narrative donne accès aux paroles exactes du mari, qui deviennent autant de coups portés par la langue : injonctions, ordres, menaces, humiliations. À travers elles, Maïssa Bey dévoile le pouvoir du langage lorsqu'il est utilisé comme outil de domination psychologique.

La narratrice rapporte ainsi : « *Il me disait fréquemment : Regarde-toi ! Mais regarde-toi donc ! Tu ne ressembles à rien !* », Ou encore : « *Va et change-toi ! On dirait une traînée !* »²².

Ces paroles répétitives, violentes et stigmatisantes, visent à détruire l'image de soi chez la protagoniste. Il ne s'agit pas de simples jugements, ce sont des actes de langage qui fabriquent une réalité dégradée, une identité féminine abaissée par la violence masculine.

Dans cette dynamique, le discours direct ne se limite pas à représenter la souffrance : il donne corps à la terreur, en faisant presque entendre la voix de l'agresseur. Cette proximité crée une tension dramatique palpable. Le lecteur, à son tour, ressent l'asphyxie de la narratrice, piégée dans un espace domestique devenu hostile.

Elle se souvient : « *la plaie était profonde, le sang coulait abondamment* »²³.

Ici, le lien entre violence physique et verbale est évidente, la parole humiliante précède ou accompagne le passage à l'acte. Le corps devient l'ultime cible d'une domination totale.

Peu à peu, cette violence intériorisée altère la perception de soi. La narratrice finit par adopter le regard que son mari porte sur elle. Elle devient étrangère à elle-même, façonnée par une parole déformante. Elle signifie : « *La première fois qu'il m'a frappée, je n'ai pas crié* »²⁴.

²² (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 122.

²³ Ibid., p. 113.

²⁴ Ibid., p. 112.

La puissance du discours devient alors un facteur d'aliénation. C'est à travers lui que s'opère l'effacement progressif de l'identité personnelle et de la dignité.

Cependant, ce même langage, dans un renversement ironique, devient aussi le moyen de reconquête de soi. En nommant l'humiliation, la narratrice retrouve une forme de pouvoir. À travers l'adresse à l'écrivaine, elle parvient à reconstruire une subjectivité, à reformuler une version des faits qui lui appartient enfin.

Ainsi, le discours direct ne se contente pas de représenter la douleur, il met en scène un processus de libération intérieure. L'acte d'écrire, même dans l'espace contraint de la prison, devient un levier d'émancipation, une manière de reprendre possession de sa voix après une longue dépossession.

2.3 Discours et asymétrie : domination verbale et fragmentation du dialogue

Le meurtre du mari, tel qu'il est rapporté dans le roman, ne relève pas d'un simple geste de vengeance. Il s'agit d'un acte extrême, perçu par la narratrice comme une tentative de séparation radicale vis-à-vis d'une relation d'emprise, et comme une reconquête possible de son identité. Elle affirme : « je ne sais pas ce qu'est l'amour. En revanche je peux décrire toutes les manifestations de la haine »²⁵.

Le geste meurtrier prend alors une portée symbolique : il marque la rupture avec l'humiliation continue et l'enfermement psychologique. Il n'est pas glorifié, mais présenté comme l'ultime moyen de faire cesser une violence devenue insoutenable.

Au-delà de la dimension psychologique, l'usage du discours direct dans *Nulle autre voix* revêt une fonction sociale et politique. En donnant à entendre les paroles du mari, Maïssa Bey ne cherche ni à expliquer ni à justifier la violence : elle veut au contraire en révéler la nature systémique et insidieuse, souvent minimisée dans les représentations sociales. Ces paroles reflètent un ordre patriarcal, où l'homme impose, ordonne, dégrade.

Par cette stratégie d'exposition crue de la violence langagière, l'autrice dénonce les mécanismes de domination ancrés dans la société algérienne. L'impact du discours ne se limite pas à la scène conjugale, il devient symptôme d'un système inégalitaire.

Les interactions entre la narratrice et les autres personnages, notamment son mari, sont rarement des dialogues équilibrés. Ce sont plutôt des monologues imposés, où la parole masculine écrase toute possibilité de réponse. La narratrice subit ces discours. La parole de

²⁵ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 135

l'époux agit comme un instrument de dévalorisation continue, de fracturation identitaire. Elle finit par intérioriser cette violence et par la faire résonner en elle.

Le discours indirect, souvent employé dans le roman, permet de restituer cette parole imposée tout en maintenant une distance réflexive. Il devient un outil d'introspection :

« Je le dirai à votre père, menaçait ma mère, souvent impuissante »²⁶

Ce type de discours souligne l'ambiguïté des figures d'autorité féminines, elles-mêmes souvent complices involontaires d'un système patriarcal.

Dans d'autres cas, c'est la narration elle-même qui prend en charge la voix de l'autre :

« Très tôt, j'ai compris — et admis — que mes frères et moi n'étions pas faits de la même étoffe. Plus tard, la force, la véhémence et la récurrence des discours, dans et hors de mon milieu familial, m'ont fait comprendre — et admettre — que mes semblables et moi étions génétiquement programmées pour l'obéissance »²⁷.

Il s'agit ici d'un discours indirect libre, qui entremêle pensée intérieure et voix sociale, révélant une conscience en tension permanente entre aliénation et lucidité.

Enfin, les personnages secondaires, tels que Fatiha la femme de ménage, participent également à cette dynamique :

« Bonjour ! J'avais peur que vous soyez déjà sortie ! »²⁸.

Des paroles simples, banales, mais qui traduisent une certaine superficialité sociale, un décalage entre l'intensité intérieure de la narratrice et le monde extérieur.

En somme, qu'il soit direct, indirect ou indirect libre, le discours dans le roman met en scène une asymétrie fondamentale celle d'un monde où la parole est confisquée aux femmes, puis peu à peu reconquise, non sans douleur, par l'écriture.

La narratrice entretient un dialogue constant avec elle-même, qui prend la forme de monologues intérieurs ou d'échanges silencieux de questions et de réponses. Ces moments d'introspection, dispersés tout au long du récit, lui permettent d'explorer ses émotions, ses doutes, sa douleur. Ils forment un espace de résistance psychique, un refuge contre les violences extérieures. Cette parole intérieure accompagne le processus de déconstruction de son identité soumise et amorce, en contrepoint, un lent mouvement de reconstruction.

²⁶ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018. p. 149.

²⁷ Ibid. p. 111.

²⁸ Ibid. p. 101.

Le personnage se trouve dans une crise identitaire, déchirée entre la soumission imposée par son mari et le désir, longtemps tu, de liberté. Une grande partie du récit est structurée autour de lettres qu'elle adresse à une écrivaine. Ce dialogue différé instaure une polyphonie narrative plusieurs voix s'entrelacent celle de la femme humiliée, de la détenue, de la victime.

Ces lettres deviennent un espace de vérité, de chagrin exprimé, loin de la brutalité de l'époux. À travers l'écriture, la narratrice parvient à briser l'isolement, à rompre le silence imposé et à retrouver une forme de subjectivité.

Le discours indirect, souvent utilisé par Maïssa Bey, vient brouiller les frontières entre la parole de la narratrice et celle des autres. Cette technique narrative rend visible une dissociation psychologique les voix sociales — impersonnelles ou collectives — s'infiltrant dans la conscience du personnage. Des expressions comme « *ils disaient* », « *il fallait que...* » Contribuent à créer un effet d'écho aliénant.

Cette polyphonie douloureuse donne à voir l'impact des discours normatifs (religieux, patriarcaux, judiciaires) sur l'intériorité du personnage. La voix de la narratrice n'est pas libre elle est encombrée de paroles imposées, de normes intériorisées, de culpabilités construites.

Toutefois, cette voix étouffée se dégage peu à peu. Le roman, rédigé à la première personne, donne la parole à une femme longtemps réduite au silence, qualifiée de criminelle, mais surtout brisée par l'histoire de sa vie. La narration offre à cette parole marginalisée un espace pour émerger, se redéployer, et se purifier à travers l'écriture-confession.

La narratrice adopte un style direct, souvent fragmenté, dans lequel elle expose ses pensées les plus profondes : ses regrets, sa solitude, sa souffrance. Elle se confie à l'écrivaine venue recueillir son récit, mais aussi à elle-même, par le biais de journaux intimes et de lettres. Elle note ainsi :

« Cette femme dont je parle, les détails de cette vie que je retrouve pour elle et parce qu'elle, l'écrivaine, est là pour écouter, pour noter, font partie d'un passé dont j'essaie de me délester »²⁹.

L'écriture devient alors lieu de survie, de dignité et de rédemption. Par elle, la narratrice recompose son récit, s'affranchit du silence, et reprend possession de sa propre histoire.

Cette voix intérieure, forgée dans la douleur, est également marquée par une énergie de résistance. Elle critique vigoureusement les normes sociales et religieuses qui l'ont opprimée, rejette les rôles qu'on lui a assignés, et tente de sortir du mutisme institutionnalisé qui entoure

²⁹ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 134.

sa condition. Elle affirme :

« Ce n'est pas l'acte criminel qui la délivre, mais la restitution de sa propre parole. La découverte et l'expérience de sa propre voix »³⁰.

C'est à travers ce geste d'énonciation, plus que par le meurtre, qu'elle parvient à retrouver une forme d'équilibre.

Enfin, les échanges avec l'écrivaine jouent un rôle central dans ce processus de reconstruction. Condamnée pour le meurtre de son mari, longtemps enfermée dans une prison intérieure plus que carcérale, la narratrice trouve, dans la correspondance, une ouverture vers l'autre, une relecture possible de son passé, une voie vers la guérison.

L'écriture, davantage encore que la parole, procure à la narratrice une liberté nouvelle. Elle lui permet d'exprimer ce que le silence avait jusque-là étouffé, de sonder ses frustrations, d'explorer ses émotions refoulées et de se définir en tant que sujet à part entière. Par cette réappropriation du langage, elle retrouve peu à peu une voix qui lui est propre. Cette transition, marquée par des moments de silence, de non-dits et d'hésitation, traduit un retour progressif à l'existence, une revitalisation psychologique après des années de mutisme, de honte et de soumission.

Sur le plan social, l'écriture devient un outil d'interrogation des normes qui l'ont enfermée. Le roman raconte l'histoire d'une femme marginalisée, désignée comme « criminelle » pour avoir tué son époux, mais surtout soumise à la volonté des autres. Elle avait accepté l'image déformée que la société lui renvoyait. L'expression — d'abord intime, puis adressée à l'écrivaine, et indirectement au lecteur — se transforme en un acte d'affirmation de soi et de remise en question des normes patriarcales et sociétales.

Ce processus reste semé d'embûches, l'héroïne subit toujours la stigmatisation, le jugement des proches, des voisins et le regard des bien-pensants. Pourtant, grâce à l'écriture, elle parvient à reprendre possession de son histoire, à se défaire du silence et de la honte, et à envisager sa réinsertion sociale — non plus comme une criminelle, mais comme une femme dotée d'une voix et d'un droit légitime à l'existence.

Déjà en prison, la rédaction de lettres constituait pour elle un moyen de survie et d'intégration auprès des autres détenues. Une fois libérée, elle poursuit cette habitude, l'écriture devient son territoire de liberté et d'expression, là où la parole orale reste entravée. La

³⁰ Maissa, op. cit, p. 149.

correspondance avec l'écrivaine devient un catalyseur de transformation, lui permettant de transcender sa condition marginale et de se réinscrire dans le tissu social selon ses propres termes.

L'écriture n'est pas seulement un refuge, c'est un acte de résistance. Refusant l'identité de « criminelle » que la société lui attribue, la narratrice utilise la confession écrite pour déconstruire le récit imposé. Par la correspondance et ses journaux intimes, elle questionne, conteste et rejette les conventions sociales qui l'ont asservie. Ce processus de verbalisation de l'expérience personnelle devient un appel à la reconnaissance de l'individualité et de la dignité des femmes marginalisées.

L'incarcération entraîne souvent une rupture de l'identité, due à l'isolement, à la stigmatisation et à la perte de maîtrise sur sa propre existence. L'écriture, en offrant à la narratrice un moyen de revisiter son passé et d'exprimer sa douleur, lui permet de consolider les fragments de son vécu. Elle tisse une narration autobiographique qui unifie les divers aspects de son existence et lui offre la possibilité de se cerner au-delà du regard sociétal et carcéral.

« C'est avec la lecture, la seule activité à laquelle je peux me livrer en solitaire »³¹.

Ainsi, l'écriture se transforme en un traitement atténuant les traumatismes liés à l'enfermement et à la violence subie. Par cette démarche d'introspection et de révélation, la narratrice se repositionne dans une dynamique de vie renouvelée.

Le récit intérieur de l'héroïne, malgré son caractère singulier, résonne comme une voix universelle : celle de toutes les femmes marginalisées, piégées dans le mutisme, qui aspirent à s'affranchir par la parole et l'écriture. Maïssa Bey expose ainsi la dure réalité d'existences longtemps confinées à l'invisibilité. Grâce à la puissance des mots, ces vies parviennent finalement à reflourir et à se faire reconnaître.

2.41 La violence verbale et la dégradation de l'estime de soi :

La violence verbale à l'égard des femmes constitue un fléau social qui traverse la société algérienne, tant dans l'espace privé que public. Selon le Grand Larousse illustré, la violence se définit comme « l'ensemble des actes caractérisés par des abus de la force physique pour tuer, dominer, causer des souffrances ».³² Dans cette acception, on inclut également la violence psychologique, qui utilise le langage comme arme de domination et de dévalorisation.

³¹ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 37.

³² *Grand Larousse illustré*, 2015, p. 448.

L'Organisation mondiale de la Santé précise que la violence peut être « physique ou psychologique », qu'elle « implique des coups, des blessures ou des souffrances », et qu'elle vise à contraindre ou dominer un individu ou un groupe.³³ Cette double définition met en lumière la pluralité des formes que peut prendre la violence, dont la violence verbale, souvent minimisée ou banalisée.

Dans la littérature algérienne francophone, la critique de la violence, notamment celle exercée contre les femmes, s'est développée dès les années cinquante et s'est intensifiée au cours de la « décennie noire ». Les écrivaines comme Maïssa Bey utilisent leur plume pour dénoncer ces violences et leurs répercussions psychologiques. Elles intègrent dans leurs récits non seulement la brutalité physique, mais aussi la violence verbale, qui travaille à l'effacement de l'identité féminine et à la dégradation de l'estime de soi.

Le thème de la violence est omniprésent dans *Nulle autre voix* et constitue un motif récurrent dans l'ensemble de l'œuvre de Maïssa Bey. L'autrice y propose une représentation plurielle de la violence : physique, psychologique, sociale, institutionnelle, symbolique. À travers l'histoire d'une femme marginalisée, elle révèle les multiples visages des violences faites aux femmes dans une société traversée par des logiques patriarcales et hiérarchiques.

Dans une citation-clé du roman, la narratrice exprime clairement la mécanique de la domination

« Pour moi, la première violence est de s'arroger le droit de disposer de l'autre. Du corps de l'autre. Au nom d'une supériorité légitimée par la naissance, le sexe, l'argent, la position sociale ou encore par des lois humaines ou divines »³⁴.

Cette parole souligne que la violence ne relève pas uniquement du geste ou de l'insulte, mais s'ancre dans des structures de pouvoir, des justifications culturelles et religieuses, et dans une légitimité sociale perverse.

Dans le roman, la narratrice subit en permanence des violences verbales de la part de son époux. Celui-ci n'agit pas seulement sur le corps, mais s'attaque à son image personnelle à travers insultes, ordres rabaisant et paroles humiliantes. Ces agressions verbales touchent à l'intime. Pierre Bourdieu qualifie ce phénomène de violence symbolique, qu'il définit comme

³³ Organisation mondiale de la Santé, « Violence », site officiel, consulté le 23 novembre 2021.

³⁴ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 166.

« une violence douce, invisible, souvent méconnue, qui s'exerce par l'intermédiaire du langage et des représentations »³⁵.

Maïssa Bey construit une progression narrative de cette violence au fil des visites de l'écrivaine, la narratrice peine d'abord à parler, ses souvenirs sont douloureux, ses silences pesants. Mais peu à peu, les mots viennent. Les phrases s'allongent, les aveux deviennent plus clairs, jusqu'à ce qu'elle finisse par évoquer les souvenirs qu'elle avait longtemps refoulés. Le récit devient alors un mécanisme de reconstruction, mais aussi de dénonciation.

La narratrice ne raconte pas la violence comme un fait brut, mais comme un processus intérieur, un effondrement lent de l'image de soi.

Dans *Nulle autre voix*, la dégradation de l'estime de soi est un thème majeur. Maïssa Bey analyse comment la violence conjugale, familiale et sociale s'infiltré dans l'intériorité du personnage. L'atteinte ne se produit pas d'un seul coup, mais de manière graduelle, par accumulation de blessures, de jugements et de silences. La narratrice en vient à se considérer comme indigne d'amour, de respect, et même de compassion. Elle s'attribue une part de responsabilité dans les violences qu'elle subit, intériorisant les discours humiliants que lui renvoie son entourage.

En psychologie, l'estime de soi est définie comme « le jugement que l'on porte sur soi-même, fondé sur le respect, la confiance et l'affection que l'on s'accorde »³⁶. Or, chez la narratrice, cette base s'effondre. L'isolement, l'absence de soutien, les accusations voilées ou explicites de l'environnement social renforcent un sentiment de culpabilité et un rejet de soi.

Soumise à des violences répétées, la protagoniste finit par intérioriser les paroles dégradantes qu'elle entend : les injures du mari, les critiques sociales, le silence complice des proches deviennent une voix intérieure qui la condamne. Elle commence à se percevoir comme un être inférieur, coupable et honteux. La violence verbale devient ainsi l'un des piliers de cette dégradation, agissant comme une forme d'agression identitaire.

Son corps en porte les marques : il est maltraité, déformé, rejeté même par elle. Elle ne se reconnaît plus dans son propre reflet. Son corps, autrefois espace d'expression ou de désir, devient lieu de souffrance, de honte et d'éloignement de soi. Elle ne s'y identifie plus : il est devenu le témoin visible de sa perte d'identité.

³⁵ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, 1998, p. 44.

³⁶ D'après Christophe André et François Lelord, *L'Estime de soi*, Odile Jacob, 1999.

Par ailleurs, Maïssa Bey inscrit cette trajectoire individuelle dans un contexte historique et social plus vaste, celui d'une Algérie post-décennie noire, où la violence est omniprésente, banalisée, et parfois justifiée par la tradition ou la loi. L'autrice rappelle ainsi que ces violences ne sont pas des faits isolés, mais les reflets d'un système profondément inégalitaire.

Une brochure préventive le rappelle froidement : « Vous êtes victime de violences physiques, psychologiques, sexuelles ou économiques au sein de votre couple ? Il s'agit de violences conjugales. Ces violences sont punies par la loi »³⁷.

Mais dans le monde fictif du roman, ces lois ne suffisent pas la violence continue à se manifester à chaque page, à chaque mot tu ou infligé, et surtout à travers les traces invisibles laissées dans la conscience féminine.

« Comment est-il possible de manquer autant de dignité ! »³⁸.

Ce constat, formulé dans un registre simple mais profondément évocateur, traduit la souffrance intériorisée de la narratrice. Progressivement, celle-ci cesse de se défendre : elle finit par intérioriser le mépris que son époux lui inflige. Elle adopte volontairement cette image dégradante d'elle-même, ce qui mène à une forme de soumission psychologique totale.

Lorsqu'elle affirme : « Je suis retournée dans la cuisine. J'ai ramassé les débris du plat. J'ai lessivé le sol gras ou s'était déversée la sauce. Sang coulait toujours. J'ai refait le pansement »³⁹, c'est toute la routine de la violence qui se donne à lire. Ce geste réflexe, devenu banal, exprime à la fois la terreur quotidienne et la résignation. Elle abandonne tout désir personnel, tout droit à l'amour, à la tendresse, au plaisir.

Face à cette destruction intime, l'écriture devient un acte de résistance. Elle cherche à reconstruire une dignité perdue, à travers le langage. Mais ce cheminement est complexe, long, semé d'hésitations, tant les blessures sont profondes. Elle confesse ainsi : « L'écriture m'a sauvé. J'écrivais. J'écrivais pour ma survie. Une survie qui passait par ce service rendu aux autres. J'écrivais pour me faire une place parmi mes compagnes de détresse. Pour me faire accepter »⁴⁰.

En prison, l'écriture lui permet d'abord de s'affirmer dans un espace hostile, de diminuer

³⁷ Ministère des Droits des femmes, campagne contre les violences conjugales (France, 2020).

³⁸ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 . p. 122.

³⁹ Ibid. p. 113.

⁴⁰ Ibid. p. 90

les humiliations, et de se faire entendre. Ensuite, elle devient un outil de libération, elle lui donne la force d'exprimer ce qu'elle avait tu si longtemps.

Toutefois, l'émancipation n'est pas totale. À la fin du roman, la narratrice se heurte de nouveau à la solitude et à la fragilité de son existence post-carcérale. L'écriture ne répare pas tout, mais elle demeure une trace de survie.

3. Le langage du silence et l'invisibilité

3.1 Le silence comme forme de résistance et d'emprisonnement

Dans *Nulle autre voix*, le silence n'est jamais simplement absence de son, il est chargé de sens, multiple et ambivalent. Il peut être le fruit de la peur, de la contrainte, de l'effondrement psychologique — mais aussi une forme de dignité préservée, de refus de céder à l'humiliation. Le silence de la narratrice reflète à la fois l'oppression subie et la résilience discrète d'une femme meurtrie.

Ce silence s'explique d'abord par l'enfermement physique et symbolique. Emprisonnée pour le meurtre de son mari, la narratrice est confrontée à un mutisme institutionnalisé, la prison réduit sa parole à néant, la marginalise. Ce mutisme pèse, enferme, coupe du monde. Elle écrit :

« Mais peu m'importe ! Je n'ai pas besoin de respirer. Je n'ai pas besoin de penser non plus. Le silence, le vide prennent le relais. Ou autre chose. Je suis déjà de l'autre côté de ma vie »⁴¹.

Ici, le silence devient vide existentiel, perte de repères, détachement de soi.

Mais dans un autre registre, le silence agit comme un refuge protecteur, un bouclier psychologique. Dans un contexte marqué par les violences de la décennie noire en Algérie, se taire peut signifier survivre. Exprimer ses douleurs reviendrait à les raviver, voire à s'exposer à de nouveaux dangers ou à l'incrédulité sociale. Le silence devient alors un espace mental de sauvegarde.

Dans certaines situations, il peut également être un geste de révolte passive. Refuser de parler, c'est ne pas se soumettre aux discours dominants, ne pas adhérer à l'injustice. Ce silence volontaire, voulu, peut être lu comme une forme de résistance intérieure. Il permet aussi d'éviter

⁴¹ Maissa , op.cit, p. 11.

d'endosser l'image de la victime plaintive : il devient une manière de préserver une dignité silencieuse, une force contenue.

Elle affirme : « Le silence et le vide desserrent peu à peu leur étreinte »⁴².

Cette image suggère un lent cheminement vers la parole, vers une libération partielle, mais fragile.

Dans le roman, l'emprisonnement des femmes ne relève pas seulement de la justice pénale il est le produit d'un système patriarcal. Depuis l'enfance, les femmes sont réduites au silence, dépossédées de leur voix. Le silence devient alors symbole d'effacement, d'infériorisation, d'exclusion.

La narratrice en témoigne : « Depuis que je suis livrée à la solitude et au silence dans cet appartement presque vide, seuls les bruits de vie des autres me rattachent au monde »⁴³.

Son isolement n'est pas que physique, il est social, psychologique, identitaire.

Enfin, ce silence empêche aussi l'expression libératrice. Les traumatismes ne disparaissent pas : ils s'enkystent, se transmettent, s'accumulent. Ils deviennent un héritage invisible, transmis de mère en fille, de victime en communauté. L'absence de parole empêche la reconnaissance, la compréhension, et la guérison. Le silence des mères devient le fardeau des filles ; le silence des survivants, celui de tout un peuple.

« Je suis enfermée dans une bulle de silence. Rien ne m'atteint. Rien ne me distrait de moi-même »⁴⁴.

Cette confession de la narratrice révèle le double visage du silence. Pour Maïssa Bey, ce mutisme n'est jamais neutre. Il peut, dans certains contextes extrêmes, offrir une protection temporaire ; mais il est avant tout dénoncé comme un fardeau pesant, un obstacle invisible qui déforme l'identité, inhibe la pensée et empêche toute communication.

Le roman se présente ainsi comme une protestation contre ce silence imposé, une tentative de lui donner une voix, de le rompre de l'intérieur.

« Aucun bruit ne parvient du salon. Un silence qui à la fois me rassure et m'emplit d'une attente presque insupportable »⁴⁵.

⁴² (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 14.

⁴³ Ibid., p. 22.

⁴⁴ Ibid., p. 22.

⁴⁵ Ibid., p. 13.

Ce paradoxe souligne combien le silence est ambivalent : il rassure par l'absence de violence, mais enferme aussi dans une solitude insoutenable.

3.2 L'invisibilité des femmes dans l'espace public

Dans *Nulle autre voix*, la question de l'invisibilité féminine dans l'espace public constitue un axe majeur de dénonciation. Maïssa Bey y décrit une société où les femmes sont **exclues** symboliquement de la sphère publique, constamment surveillées, contrôlées et jugées selon des normes patriarcales strictes.

La protagoniste ne connaît aucune forme de liberté sociale ou d'occupation de l'espace extérieur. Son existence est réduite à des espaces fermés : la maison, la cuisine, la chambre, puis la prison. L'espace public — la rue, la ville — est perçu comme hostile, chargé de dangers, de jugements, voire d'agressions.

Le regard masculin y domine : les hommes occupent les cafés, les trottoirs, les murs des quartiers. Les femmes, elles, y deviennent des intruses, des proies, surtout si elles ne se conforment pas à certaines normes (voile, discrétion, invisibilité).

La narratrice évoque les regards lourds, les harcèlements verbaux, les pressions sociales permanentes. Même dans les lieux dits « ouverts », elle se sent confinée, étouffée, menacée. La rue, pourtant publique, devient un prolongement symbolique de la prison.

Cette hostilité permanente pousse la narratrice à assimiler ses déplacements urbains à un nouvel enfermement. Le dehors n'est pas un espace de libération, mais de contrainte. Et paradoxalement, c'est à l'intérieur — dans la cellule, dans l'appartement — qu'elle trouve un espace de parole.

Elle affirme : « Ce n'est pas l'enfermement qui m'a privée de liberté »⁴⁶.

Cette phrase bouleverse l'opposition habituelle entre liberté et prison : elle montre que la vraie prison est sociale et psychologique, imposée par les normes, le jugement, et le regard extérieur.

La narratrice vit une double peine victime de violences conjugales, elle est ensuite condamnée, non seulement par la justice, mais par la société entière. Son crime — avoir tué un mari violent — est perçu comme une transgression totale, non pas seulement de la loi, mais de l'ordre patriarcal.

⁴⁶ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 35.

En tant que femme, elle est censée se taire, endurer, ne pas dénoncer. Le fait d'avoir brisé ce silence lui vaut le rejet collectif.

Maïssa Bey donne ainsi à son roman une portée militante : elle en fait un porte-voix pour toutes les femmes invisibilisées, une tribune littéraire pour dénoncer l'injustice sociale, familiale et institutionnelle.

La narratrice résume son expérience carcérale avec une brutalité saisissante :

« J'ai vécu quinze ans dans une cage. Une grande cage. Avec barreaux aux fenêtres. Entre quatre-vingts et cent mètres carrés pour quarante à soixante détenues. Parfois moins. Parfois plus »⁴⁷.

Ce témoignage dépasse la prison physique, il symbolise l'enfermement généralisé des femmes, dans leurs corps, leurs maisons, leurs quartiers.

Narrativement, l'invisibilité féminine dans l'espace public prolonge la violence vécue dans le cadre privé. La narratrice passe d'un enfermement conjugal à une incarcération pénale, puis à une réclusion volontaire dans son appartement. Chaque espace — chambre, prison, ville — devient le reflet d'un enfermement mental. Même après sa libération, elle reste confinée dans la solitude, l'exclusion, le non-dit.

Ainsi, l'exclusion des femmes de l'espace public ne fait que reproduire, à plus grande échelle, le silence conjugal, le mariage forcé, la soumission quotidienne. À travers cette mécanique, Maïssa Bey dresse un portrait lucide d'une société patriarcale, où le contrôle des corps féminins passe autant par le langage que par l'invisibilité sociale.

⁴⁷ (Maïssa Bey), *Nulle autre voix*, Éditions Barzakh, 2018 p. 51.

CONCLUSION

CONCLUSION

L'analyse du roman *Nulle autre voix* de Maïssa Bey nous a permis d'explorer en profondeur les mécanismes de la domination patriarcale et les stratégies littéraires par lesquelles une voix féminine, longtemps étouffée, tente de se frayer un chemin vers l'expression, la reconnaissance et la dignité. À travers l'histoire d'une femme anonyme, condamnée pour le meurtre de son mari et plongée dans un long isolement carcéral, Maïssa Bey ne se contente pas de livrer un simple témoignage fictif : elle construit une œuvre dense, traversée par une parole brisée, douloureuse, mais profondément humaine.

L'une des caractéristiques les plus marquantes du roman réside dans le choix d'une narration à la première personne, sous forme de lettres adressées à une écrivaine absente. Ce dispositif permet une immersion intime dans les pensées de la protagoniste, offrant au lecteur un accès direct à une subjectivité en souffrance. Cette voix solitaire, longtemps privée du droit de se dire, se libère progressivement par l'écriture. Le texte devient alors un espace de survie, un acte de mémoire et un outil de reconstruction identitaire. Il ne s'agit pas simplement de relater des faits, mais de reprendre possession d'un récit que la société a toujours confisqué à la narratrice.

Dans cette perspective, l'écriture remplit une fonction essentielle : elle permet de transformer une expérience individuelle de souffrance en un discours de contestation. La violence conjugale, l'aliénation sociale, l'humiliation, l'enfermement et le rejet ne sont pas seulement des réalités personnelles, ce sont des symptômes d'un système profondément inégalitaire, où la femme est souvent réduite au silence ou enfermée dans des rôles prescrits. Le roman agit alors comme un miroir critique, révélant les logiques de domination à l'œuvre dans la société algérienne contemporaine, et plus largement dans les sociétés patriarcales.

L'approche sociocritique adoptée dans notre analyse a permis de mettre en lumière les liens étroits entre l'univers fictif du roman et la réalité socio-historique de l'Algérie post-décennie noire. La guerre civile des années 1990, les violences systémiques, la répression des femmes, les conflits familiaux et les traumatismes collectifs sont autant de cadres qui pèsent sur l'existence de la narratrice. Si *Nulle autre voix* ne s'ancre pas explicitement dans la guerre civile, il en porte néanmoins les stigmates à travers l'atmosphère de peur, d'enfermement, de rupture des liens humains et de désespoir latent. Dans ce contexte, la parole féminine devient un acte de résistance – non pas spectaculaire, mais intime, douloureux et vital.

L'approche thématique a, de son côté, permis de structurer notre lecture autour de plusieurs motifs fondamentaux : le silence, la maternité meurtrie, la violence conjugale, la solitude, l'écriture et la résilience. Ces éléments tissent une trame cohérente à travers laquelle la narratrice évolue lentement, passant de l'oppression absolue à une forme de réaffirmation de soi. Cette progression n'est jamais linéaire, ni triomphante ; elle est marquée par des doutes, des rechutes, et surtout par la conscience aiguë que l'écriture ne garantit pas la réparation totale. Le silence final – l'absence de réponse de l'écrivaine à qui les lettres sont adressées – agit comme une métaphore de l'incertitude persistante : cette voix de femme, douloureusement reconstruite, sera-t-elle entendue ? Ou retombera-t-elle dans l'oubli, comme tant d'autres ?

C'est là l'un des apports majeurs de *Nulle autre voix* : il pose la question de la visibilité, de l'écoute, de la reconnaissance de la parole féminine dans un monde où elle est souvent niée ou déformée. La narratrice, en reprenant la parole, ne cherche pas à devenir héroïne ou martyre, mais simplement à exister, à affirmer une subjectivité que la société a tenté de détruire. Loin des récits victimaires ou manichéens, Maïssa Bey nous propose un portrait nuancé, subtil et profondément humain d'une femme en quête de sens, de vérité et de liberté.

En définitive, *Nulle autre voix* est bien plus qu'un roman sur la violence conjugale ou la condition carcérale. C'est une œuvre qui interroge les fondements mêmes de la parole, de l'identité, de la mémoire et de la justice. À travers une voix féminine singulière, c'est toute une condition collective qui se donne à entendre. En cela, le roman s'inscrit dans une tradition littéraire engagée, où l'écriture devient un outil de déconstruction des stéréotypes, de réappropriation du récit de soi et de résistance face aux mécanismes d'oppression.

Notre étude nous a ainsi permis de comprendre que la narration à la première personne, en exposant la subjectivité fragmentée de la narratrice, donne à la souffrance une dimension audible, tout en offrant à l'écriture une fonction salvatrice. C'est dans cet entrelacement entre douleur et langage, silence et parole, effondrement et reconstruction, que se déploie toute la richesse du texte de Maïssa Bey. En donnant une voix à celle qui n'en avait plus, *Nulle autre voix* nous enseigne que l'écriture peut être, sinon une rédemption, du moins un dernier refuge contre l'effacement.

Reference bibliographique

Bibliographie :

- Nulle autre voix » de Maïssa Bey. Roman, 204 pages. Editions Barzakh, Alger, août 2018.
- Amin Maalouf, Les Identités meurtrières (1998)
- Nabila Oulichki, Femmes algériennes : Écrivaines et engagements (2003)
- Maïssa Bey, entretien cité dans Saliha Benotmane, “L’expression de la douleur dans ‘Nulle autre voix’”, mémoire de master, Université de Tlemcen, 2019, p. 14
- Judith Butler, Le pouvoir des mots : politique du performatif, trad. C. Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2004 (éd. orig. 1997), p. 18.
- Grand Larousse illustré, 2015, p. 448.
- Organisation mondiale de la Santé, « Violence », site officiel, consulté le 23 novembre 2021.
- Pierre Bourdieu, La domination masculine, Seuil, 1998, p. 44.
- D’après Christophe André et François Lelord, L’Estime de soi, Odile Jacob, 1999.
- Ministère des Droits des femmes, campagne contre les violences conjugales (France, 2020).
- Dictionnaire de l’académie française.
- Le grand dictionnaire Larousse-Chambres, Paris, éditions Larousse, 2007.
-

Table des matières

Table des matières

Remerciements	2
Dédicace	3
INTRODUCTION GENERALE	4
Chapitre 1 : Crise identitaire, fragmentation et reconstruction.....	5
1-Reconstruction identitaire : définitions et fondements théoriques.....	5
1.1 – Approche biographique de la construction identitaire : perspectives de Claude Dubar et Erik Erikson	6
1.2 – Concepts clés : focalisation, vision et point de vue narratif	9
Vision narrative et lecture idéologique dans <i>Nulle autre voix</i>	13
Le point de vue : introspection, subjectivité et échange dialogique	15
2 – La reconstruction de l’identité féminine dans le contexte algérien	16
2.1 – La condition des femmes en Algérie	18
2.2 – Représentation de la condition féminine à travers le roman : violence conjugale et exil	20
2.3 – Exclusion sociale et répression judiciaire	24
3- l’écriture féminine Algérienne dans la littérature	26
3.1 – De la violence à l’expression littéraire	26
3.2 – Évolutions de l’écriture féminine en Algérie.....	27
Chapitre 2 : Analyse du discours dans <i>Nulle autre voix</i>	31
1. La structure narrative et la focalisation.....	31

1.1 Le point de vue narratif	31
1.2 Une narration fragmentée révélant une subjectivité en reconstruction	33
1.3 La focalisation interne : exprimer la violence de l'intérieur	34
2. La reconstruction du discours de la violence.....	36
2.1 Le discours direct, indirect et la voix interne de la narratrice	36
2.2 La parole comme instrument d'humiliation et d'aliénation.....	37
2.3 Discours et asymétrie : domination verbale et fragmentation du dialogue.....	38
2.41 La violence verbale et la dégradation de l'estime de soi	42
3. Le langage du silence et l'invisibilité	46
3.1 Le silence comme forme de résistance et d'emprisonnement	46
3.2 L'invisibilité des femmes dans l'espace public	48
CONCLUSION	50
Bibliographie	53
Table des matières	54

Résumé

▪ *Français :*

Ce mémoire analyse le roman *Nulle autre voix* de Maïssa Bey pour montrer comment l'écriture à la première personne permet d'exprimer la violence conjugale, l'aliénation féminine et le processus de reconstruction identitaire. À travers quatorze lettres d'une femme détenue, l'autrice dénonce les mécanismes de domination patriarcale et la marginalisation des femmes en Algérie. L'écriture devient un espace de résistance et de réparation, questionnant la possibilité pour la parole féminine d'être entendue dans une société marquée par le silence et l'oppression.

Mots clés : Reconstruction identitaire, écriture, marginalisation, littérature algérienne, silence, prison, enfermement.

▪ *العربية :*

يحلل هذا البحث رواية "لا صوت آخر" لمايسة باي، مبرزاً كيف تعبر الكتابة بضمير المتكلم عن العنف الزوجي وتهميش المرأة ومسار إعادة بناء الهوية. من خلال أربع عشرة رسالة لسجينة، تكشف الكاتبة آليات الهيمنة الذكورية وتهميش النساء في الجزائر. تصبح الكتابة مجالاً للمقاومة والإصلاح، وتطرح تساؤلات حول إمكانية سماع صوت المرأة في مجتمع يطغى عليه الصمت والقمع.

الكلمات المفتاحية : إعادة بناء الهوية، الكتابة، التهميش، الأدب الجزائري، الصمت، السجن، الحبس

/ الإحتجاز.

▪ *English :*

Nulle autre voix, highlighting how first-person narration expresses domestic violence, female alienation, and the process of identity reconstruction. Through fourteen letters written by a female prisoner, the author exposes patriarchal domination and the marginalization of women in Algeria. Writing becomes a space for resistance and healing, raising questions about the possibility for women's voices to be heard in a society shaped by silence and oppression.

Key words: Identity reconstruction, writing, marginalization, Algerian literature, silence, prison, confinement.